

RESSOURCES PÉDAGOGIQUES COMMUNES

**HISTORIAL DE LA GRANDE GUERRE
DE PÉRONNE
MÉMORIAL DE VERDUN**

ANNÉE SCOLAIRE 2019-2020



**LES PRÉPARATIFS
DES BATAILLES DE VERDUN ET DE
LA SOMME**



Les préparatifs des batailles de Verdun et de la Somme est le premier volet d'un travail collectif réalisé par les services éducatifs de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne et du Mémorial de Verdun.

Le partenariat entre les enseignants de ces deux structures culturelles, né il y a trois ans, a pour but objectif de produire cinq dossiers thématiques en lien avec les batailles de Verdun et de la Somme, batailles hautement emblématiques de la Première Guerre mondiale dont le sort était étroitement lié.

Chaque dossier comporte deux ensembles :

- .une mise à jour scientifique sur la thématique abordée à destination des enseignants
- .des documents (textes, illustrations, cartes) utilisables en classe, de l'école primaire au lycée.

Ces documents peuvent être téléchargés sur les sites internet respectifs des deux musées.

L'année prochaine, la thématique présentée concernera le déroulement de ces deux batailles en axant le propos sur l'expérience combattante.

Bonne lecture !

Les équipes éducatives du Mémorial de Verdun et de l'Historial
de la Grande Guerre de Péronne

SOMMAIRE

Les préparatifs de la bataille de Verdun

MISE AU POINT SCIENTIFIQUE	6
I. La décision.....	6
A. Verdun : une offensive allemande pour aboutir à une paix avec la France.....	6
B. Le choix de Verdun	6
II. Les objectifs poursuivis, un grand débat historiographique encore d'actualité... ..	7
III. Les préparatifs de la bataille	8
A. Du côté allemand, une forte concentration d'hommes et de matériel	8
B. Des préparatifs de défense tardifs du côté français	9
CONCLUSION : À LA VEILLE DU DÉCLENCHEMENT DE L'OFFENSIVE.....	10
DOCUMENTS EXPLOITABLES EN CLASSE	11
I. Les ordres généraux d'attaque allemands	11
II. Récits et témoignages.....	11
A. Le point de vue français	11
B. Le point de vue allemand.....	17
III. Cartes.....	23
IV. Photos et illustrations	27

Les préparatifs de la bataille de la Somme

MISE AU POINT SCIENTIFIQUE	36
I. Planification et objectifs	36
II. Préparatifs et contretemps	37
DOCUMENTS EXPLOITABLES EN CLASSE	42
I. Les ordres généraux d'attaque français et britannique	42
A. Projet d'attaque d'ensemble	42
B. Les intentions britanniques (26 juin 1916)	43
C. Le report de l'offensive (28 juin 1916)	43
II. Récits et témoignages	44
III. Cartes	48
IV. Photos et illustrations	50

VERDUN



Train de munitions déchargé dans l'arrière-front allemand.
Collection Mémorial de Verdun.

MISE AU POINT SCIENTIFIQUE

I. La décision

A. Verdun : une offensive allemande pour aboutir à une paix avec la France

À la fin de 1915, le général von Falkenhayn, le chef de l'armée allemande depuis la mi-septembre 1914, décide d'attaquer les Français à Verdun.

Dès son arrivée au commandement, von Falkenhayn est convaincu que l'Allemagne, devant mener une lutte d'usure en Europe de l'ouest et de l'est, n'a pas les moyens de gagner la guerre avec ses seuls moyens militaires. Il lui faut donc remporter la décision par une action diplomatique appuyée sur des succès militaires en forçant ses adversaires à signer une paix séparée.

Le généralissime allemand pense que le principal adversaire de l'Allemagne dans cette guerre n'est pas la France mais le Royaume-Uni.

Il souhaite d'abord vaincre les Français pour pouvoir se retourner ensuite contre les Britanniques. Ce choix de frapper la France s'explique par l'affaiblissement de l'armée française suite aux hécatombes subies en 1914 et 1915, ses pertes totalisant les 700 000 tués depuis le début des hostilités. Falkenhayn pense en outre que la République française, ébranlée par le conflit, est en crise et qu'une défaite militaire de premier ordre incitera la classe politique à demander la paix.

B. Le choix de Verdun

C'est le 30 novembre 1915 que von Falkenhayn annonce à ses grands subordonnés que la décision sera emportée sur le front de l'ouest en 1916.

Envisageant d'abord d'attaquer le front français devant Belfort, von Falkenhayn retient finalement l'idée de frapper Verdun à la mi-décembre 1915, convaincu par le général Schmidt von Knobelsdorf, chef d'état-major du Kronprinz qui commande la 5^e Armée allemande face à la cité meusienne.

Le choix d'attaquer cette place fortifiée, dont les forts dominent les profonds ravins des Hauts de Meuse ainsi que la plaine de la Woëvre en direction de l'est, peut sembler incongru. Les Allemands savent bien cependant que la place fortifiée est étranglée depuis la fin septembre 1914, les voies ferrées venant de l'ouest et du sud étant coupées. Le ravitaillement de Verdun ne peut se faire que par la route Bar-le-Duc-Verdun ainsi que par une petite voie ferrée d'un mètre d'écartement ce qui est bien insuffisant pour alimenter une bataille de grande envergure. En outre, il est fort probable qu'ils aient eu connaissance du désarmement des forts de Verdun décidé

par le général Joffre, commandant en chef de l'armée française, en août 1915¹. Les canons et les munitions ont été transférés sur d'autres parties du front. Seules sont restées les pièces d'artillerie sous tourelle. Les forts sont alors comme des coquilles vides en haut des lignes de crête. Le camp retranché est d'ailleurs devenu « Région Fortifiée de Verdun » (RFV) avec ce décret.

Ne disposant pas d'importantes réserves avec une guerre à mener sur les fronts occidental et oriental, von Falkenhayn envisage de mener une offensive lors de laquelle l'artillerie aura une place prédominante. A cette fin, il décide de rassembler un très grand nombre de canons, dans des proportions encore jamais connues. Il souhaite littéralement écraser les tranchées françaises avant de lancer l'infanterie à l'attaque.

II. Les objectifs poursuivis, un grand débat historiographique encore d'actualité...

Dans ses mémoires rédigées après-guerre, von Falkenhayn affirme que l'offensive contre Verdun avait pour objectif de « saigner à blanc » l'armée française, c'est-à-dire de lui infliger un maximum de pertes sous le « hachoir » des milliers d'obus d'artillerie tirés. Pour appuyer son argumentation, l'ancien généralissime indique avoir remis à l'empereur Guillaume II à la fin de l'année 1915, un document présentant l'objectif poursuivi, document nommé « Mémoire de Noël ». Ce Mémoire n'ayant jamais été retrouvé, les historiens ont démontré ces dernières décennies qu'il s'agissait sûrement d'une justification *a posteriori*.

Avec la destruction de nombreux fonds d'archives allemands par les bombardements lors de la Seconde Guerre mondiale, les historiens manquent de documents pour être catégoriques quant aux objectifs poursuivis. Ils doivent donc se rabattre sur les mémoires laissées par un certain nombre d'officiers supérieurs, mémoires, qui, croisées, se contredisent parfois...

Pour certains chercheurs, l'objectif de von Falkenhayn est bel et bien d'infliger un maximum de pertes à l'armée française à l'aide de la puissante artillerie mise au service de la 5^e Armée allemande². Pour d'autres, cette offensive contre le front de Verdun a pour but de reprendre l'initiative sur le front de l'ouest. En effet, un tel coup de boutoir contre Verdun allait inciter les Français à dégarnir d'autres secteurs du front pour y acheminer des renforts et forcer les Britanniques à passer à l'attaque en Artois. Fragilisant ainsi les Français et les Anglais, les Allemands peuvent frapper en fonction des opportunités sur une ou plusieurs parties du front de l'ouest³.

Von Falkenhayn a-t-il donné l'ordre de prendre la ville de Verdun ? On peut également en douter mais en tout cas, c'est l'objectif qui est retenu par ses subordonnés chargés

¹ Cette question reste débattue au sein de la communauté scientifique

² L'offensive prévue initialement uniquement sur la rive droite de la Meuse, et ne privilégiant donc pas une manœuvre rapide pour prendre Verdun, semble conforter cette hypothèse.

³ Cette hypothèse est soutenue entre autres par le professeur Jankowski.

d'organiser l'offensive, le Kronprinz Wilhelm et son chef d'état-major le général Schmidt von Knobelsdorf.

III. Les préparatifs de la bataille

A. Du côté allemand, une forte concentration d'hommes et de matériel

Dès la fin décembre 1915, dans l'arrière-front allemand, de nombreux trains acheminent chaque jour par la voie ferrée Valenciennes-Hirson-Mézières-Thionville des milliers d'hommes ainsi qu'une grande quantité de matériel. Bataillons d'infanterie et batteries d'artillerie empruntent les nombreuses routes du nord-ouest de la Lorraine et convergent en direction des lignes devant Verdun.

Dans les derniers jours de l'année, deux corps d'armée sont déjà prêts à être engagés devant Verdun : les V^e et VII^e Corps de Réserve.

En janvier, trois nouveaux corps d'armée sont acheminés en provenance du nord de la France : les III^e, XVIII^e et XV^e Corps d'Armée. Ce sont en tout dix divisions d'infanterie, soit près de 150 000 fantassins qui sont rassemblés de la Meuse à la plaine de la Woëvre sur une largeur de 25 kilomètres. Pour une grande partie d'entre eux se répand la conviction qu'ils vont participer à l'offensive qui mettra un terme à la guerre.

Les bois au nord et au nord-est de Verdun se remplissent de dépôts.

On multiplie les emplacements de batteries d'artillerie où prennent position des pièces de 10, 13, 15, 21 cm, des mortiers lourds de 30,5 et 42 cm ces derniers envoyant des projectiles de 900 kg à 14 km de distance après être montés à 6 km d'altitude !

Les 14 lignes de chemin de fer dont disposent les Allemands sur le front de Verdun leur permettent de réaliser rapidement la concentration des troupes et du matériel.

En tout, ce sont plus de 1200 pièces d'artillerie, dont 640 lourdes, qui ont leur gueule pointée sur les lignes ennemies et la ville de Verdun.

Afin de pouvoir régler au mieux les tirs de cette masse d'artillerie, l'état-major allemand rassemble près de 200 avions⁴ sur le front de Verdun. Tandis que les escadrilles de reconnaissance effectueront un travail de liaison étroit avec l'artillerie, les escadrilles de chasse quadrilleront le ciel afin d'empêcher les avions français de survoler le champ de bataille. Pour la première fois de l'Histoire apparaît le concept de supériorité aérienne au-dessus d'un champ de bataille.

⁴ Faut de sources concordantes, le nombre d'avions déployés par les Allemands à la veille de l'offensive sur le front de Verdun varie de 170 à 270.

B. Des préparatifs de défense tardifs du côté français

Dès le mois de décembre 1915, le lieutenant-colonel Driant, qui commande les 56^e et 59^e BCP au bois des Caures, un des secteurs de la RFV, alerte l'Etat-major français, dirigé par le général Joffre, au sujet de l'insuffisance des défenses devant Verdun. En janvier 1916, une opposition apparaît au sein du Grand Quartier Général entre les officiers chargés du renseignement et ceux qui s'occupent des opérations militaires. Les premiers alertés par les nombreux rapports faisant remonter la forte activité allemande dans l'arrière-front de Verdun commencent à exprimer leurs inquiétudes tandis que les seconds restent sceptiques à ce sujet. Joffre partage ce scepticisme : pour lui, cette attaque excentrée par rapport à l'ensemble du front contre une place forte au terrain escarpé ne se justifie pas.

En outre, le généralissime est totalement absorbé par la nouvelle offensive qu'il a prévue en liaison avec les Alliés britanniques sur la Somme pour l'été.

Cependant au cours du même mois, les comptes rendus sur l'activité ennemie deviennent alarmants⁵. Joffre décide alors de maintenir les effectifs qu'il pensait retirer au général Herr, commandant la RFV. Il autorise le général Castelnau, chef d'Etat-major général, à faire une inspection sur place pour voir l'état des défenses françaises à la fin du mois.

Castelnau fait alors hâter les travaux, faisant renforcer les lignes de tranchées et aménager deux positions plus arrière afin de faire face à une éventuelle rupture du front. Il fait venir également des renforts d'artillerie en Meuse, portant le nombre de canons à 270 (dont 140 lourds), ainsi qu'un corps d'armée qui doit s'établir en réserve dans les environs de Bar-le-Duc.

Le général Herr, de son côté, multiplie les défenses sur la rive gauche de la Meuse en cas d'abandon de la rive orientale du fleuve.

Pour assurer la reconnaissance et la protection aériennes, l'aviation française aligne une soixantaine d'appareils.

⁵ Les Allemands, confiants dans la réussite de leur attaque, manquent de discrétion au sujet de leurs préparatifs. En outre, ils détruisent les clochers des différents villages situés dans leur arrière-front et évacuent les civils français encore présents dans les localités de la zone de l'offensive.

CONCLUSION : À LA VEILLE DU DÉCLENCHEMENT DE L'OFFENSIVE

La 5^e Armée allemande devait lancer son offensive le 12 février 1916.

Le jour venu, les conditions météorologiques se dégradent forçant à repousser l'assaut.

Ce laps de temps permet aux Français de bénéficier de quelques jours supplémentaires pour renforcer leurs défenses sur les deux rives de la Meuse... Mais tout cela est bien tardif car, en effet, au moment du déclenchement de l'offensive allemande, seule la première position demeure solide, la deuxième étant inachevée et la troisième quasiment inexistante.

A la veille de l'attaque, les Français ont rassemblé sur la rive droite de la Meuse, dans ces positions défensives inachevées, 34 bataillons issus des 72^e, 51^e et 14^e DI soit près de 25.000 fantassins soutenus directement par 270 pièces d'artillerie dont 140 lourdes.

En arrière, deux divisions et demie sont en réserve, prêtes à intervenir dans un court délai. Enfin, plus au sud, le 20^e Corps d'Armée commence à être débarqué à Bar-le-Duc.

Mais alors que les premiers obus allemands s'abattent le 21 février 1916 à partir de 7h15 sur les positions françaises, ce sont 72 bataillons allemands issus de six divisions⁶, soit plus de 70 000 hommes, qui s'apprêtent en fin de journée à se ruer sur les 12 bataillons français⁷, soit près de 10 000 hommes, placés dans les premières lignes...

⁶ Ces six divisions sont, d'ouest en est, les 14^e, 13^e Divisions d'Infanterie de réserve, ainsi que les 21^e, 25^e, 5^e et 6^e Divisions d'Infanterie.

⁷ Il s'agit des bataillons de la 72^e DI.

DOCUMENTS EXPLOITABLES EN CLASSE

I. Les ordres généraux d'attaque allemands

Ordre général du 27 janvier 1916 :

« Après qu'aura commencé le 12 février en matinée le feu de l'artillerie, les trois corps d'armée prévus en première ligne de l'offensive s'approcheront à 17 heures en formation desserrée de la première ligne de l'ennemi et la prendront. Après avoir pris pied dans cette première ligne, ils devront s'efforcer de reconnaître la seconde ligne française, afin de réunir des informations précises pour le tir d'artillerie qui sera renouvelé le lendemain matin. »

Ordre général du 20 février 1916 :

« Après une période prolongée de résistance tenace, notre Majesté l'Empereur et Roi nous appelle à l'attaque ! Soyons tous conscients que la Patrie attend de nous de grandes actions. Il s'agit de faire voir à nos ennemis que la volonté d'airain de remporter la victoire est restée vivante dans les fils de l'Allemagne. Et que l'armée allemande, quand elle se met à l'attaque, a raison de toute résistance. J'ai la ferme confiance que tout un chacun y travaillera de son mieux et je donne l'ordre d'attaque. Dieu soit avec nous. »

II. Récits et témoignages

A. Le point de vue français

Marc Stéphane, chasseur au 59^e BCP, relate les jours précédents l'offensive allemande, le 21 février 1916 :

« Le vendredi 18 février, la relève se fait à l'ordinaire, vers 4 heures et demie du matin, et les trois compagnies cantonnées à Mormont quittent la ferme par une magnifique pleine lune. L'autre compagnie du bataillon montera au camp Flamme. Les hommes sont tous sous l'impression d'un déclenchement tragique imminent.

Ne vient-on pas d'évacuer tous les civils du camp retranché, les infirmeries, l'ambulance de Bras, etc ? Et puis, depuis un mois, n'était-on pas régulièrement alerté au cantonnement ? Vie exténuante qui irrite le poilu plutôt ami de son repos entre deux relèves, et déjà lui fait dire :

-Tout, plutôt que cette existence de chien qui ne peut trouver un gîte sûr où ronger son os.

Tout au long du chemin de côte par lequel nous gagnons la grand-route de Vacherauville à Ville-devant-Chaumont, des batteries nouvelles de 120, embusquées sournoisement sous leur camouflage enfantin, nous prouvent d'ailleurs les précautions extraordinaires prises dans cette dernière semaine, et nous donnent fort à réfléchir. Et partout des nouveaux réseaux, les « réseaux Castelnau », poussés comme par enchantement au remous des terres montueuses, nous arrêtent et nous forcent à chercher tous les cent pas une nouvelle « chicane » agaçante à franchir dans la boue épaisse et les trous d'obus, et où s'accrochent et se déchiquettent les retroussis de nos capotes. [...] Et l'on songe assez mélancoliquement, tout en dévalant, à ce

fameux bombardement de cent heures dont le bruit court avec une persistance bien affligeante depuis l'inspection sévère de Castelnaud. Le seul doute subsiste encore de savoir si ce sera le boche qui le déclenchera, ou si ce sera plutôt nous... [...]

Vers 9 heures, et comme je suis en tiers dans la cagna avec le chef et Scholeck l'infirmier, voilà que les Allemands se mettent à nous arroser avec leurs sacrés Skodas : 88, 105, 130 et 150 ; beaucoup de nouveaux obus à double effet, à la fois fusants et percutants – sales outils à massacrer le pauvre monde, *quand on ne se méfie pas !* Et une vitesse ! Aussitôt arrivés que partis. Et beaucoup éclatent à l'entour du poste de commandement, si bêtement en relief sur son étroit plateau au-dessus du ravin – poste auquel s'adosse notre méchante chère cagna qu'un 105 bien fouettant mettrait en poudre.

Dès les premiers obus, le chef et Scholeck se trissent en vitesse chez le lieutenant. Moi, comme de juste, je ne bouge pas de ma caisse à cartouches, et reste philosophiquement au coin du feu, à fumer ma pipe. On verra bien. Mais comme ils frôlent la cagna, ces cochons d'obus ! Cela fait frrr, frrr, frrr, et... froid dans le dos tout de même. On ne m'ôtera point de l'idée qu' « ils » se livrent à des tirs de réglage ; ils tirent trop libéralement et trop régulièrement, depuis quelque temps. Et que leur mixture agréable de fusants et de gros noirs n'est qu'un jeu pour égarer nos soupçons sur leurs véritables sentiments (?!). Cela dure une heure, et nous vaut 200 ou 300 obus sur GG² : tarif ordinaire.

[...] Vers midi, Murat le fourrier monte le rapport du bataillon.

Dernière nouvelle ? Il paraît que nous allons faire des tirs de réglages pendant une quinzaine encore, et de nuit autant que de jour, car il faut ça pour permettre à tant de batteries nouvelles de bien repérer les objectifs. Et les agents, et le chef, et tous de se récrier :

-quinze jours ! Ben mon salaud, ça va être gai, aux tranchées.

Mais moi, je songe : à savoir s' « ils » nous en donneront le congé, eux qui « règlent » aussi – et comment ! – et qui nous ont même déjà diablement handicapés (comme toujours), dans ce petit jeu de société.

Effectivement, nous « réglons » tout l'après-midi et une partie de la nuit, sans riposte aucune de leur part – grave indice, pour qui réfléchit et n'a pas les yeux dans sa poche, pour juger l'inquiétude grandissante des chefs, depuis le commandant de bataillon jusqu'au dernier aspirant. Et puis c'est un va-et-vient incessant d'artilleurs montant des caisses de torpilles, et d'officiers d'artillerie en quête d'un poste d'observation pépère.

20 février :

Sur la route, regard machinal sur ce que je dois remettre au lieutenant Robin. Tiens, tiens, rapport semi-confidentiel (sic) sur deux interrogatoires de déserteurs allemands. Je sais, il n'est bruit que de cela depuis plus d'un mois. Et c'est maintenant qu'on fait circuler ce rapport au bataillon. La criminelle insouciance, vraiment – et comme je nous reconnais bien là, nous des tranchées – et du camp retranché, surtout. N'importe, lisons tout de même, car le document passe pour curieux. Il l'est en effet, et promitieux aussi – et comment !

Je profite du jour plus grand de la route pour le lire en marchant. [...]

A l'orée du boyau, une vraie smala d'artiflots montant à dos de... mulets d'énormes charges de torpilles. Allons, voici qui va bien les faire rire, aux avant-postes. On va encore jouer au casse-gueule. Quel chien de métier, tout de même, et quel bête de

jeu, surtout, que ce crapouillotage insensé autant qu'incessant. Mais quoi, nos grosses ficelles le trouvent passionnant... de loin. [...]

De l'interrogatoire donc des cinq déserteurs (trois qui viennent de la région de Montfaucon, deux de celle d'Étain), il appert qu'un fort coup allemand se prépare sur tout le front nord du camp retranché de Verdun. Bombardement « à la mode de Champagne », et peut-être de cent heures d'Étain au Bois de Forges. Puis la ruée qui doit se faire sur tout le front battu (environ 50 kilomètres) avec « nœud » de l'effort à la hauteur du front occupé par le 155^e d'infanterie allemande – par conséquent le bois des Caures, puisque le 155^e nous fait face.

Par exemple, il n'y aura pas d'attaque préalable aux gaz : ainsi en juge du moins un des déserteurs, pionnier, qui assure assez logiquement que les longs travaux préparatoires qu'exige le lancement desdits gaz n'auraient pu lui échapper, s'ils étaient faits. C'est toujours ça... [...]

Mon dîner expédié, je décide *in petto* d'aller prendre le jus chez Hatté, le cuisinier du lieutenant, histoire de bavarder un brin avec les tampons. Quand je rentrerai, je trouverai la liaison couchée, et je pourrai écrire tranquillement une babille à ma femme. Comme je file en douce (car tampons et agents sont à couteaux tirés, et la liaison rogne de ne me voir pas, moi son chef, prendre parti dans cette inimitié imbécile), je trouve Pagnon devant l'abri aux munitions qui, ses jumelles aux yeux, fouille le ciel très clair par cette pleine lune.

Tiens, un avion allemand qui file entre les deux fronts, du sud au nord, pas très haut, pas très vite...

-C'est drôle, mon lieutenant, cet avion ennemi à 8 heures du soir ? Quelque signal conventionnel qu'« ils » ne veulent pas donner par téléphone, crainte de nos postes d'écoute, hein ?

Il ne répond rien, Pagnon, mais il fronce terriblement le sourcil, et sa figure pâle, contractée et morne trahit en cet instant, avec une intensité si violente, sa fatalisation récente, que j'en ai le cœur comme pris dans un étau. Et je songe, en gagnant la voisine cagna des tampons :

« Allons, c'est bien décidément imminent, le coup de chien ! Savoir si seulement nous aurons condé de faire la relève après-demain ? »

Je suis tellement convaincu que non, par l'effet de je ne sais quelle intuition tenace qui ne me faut guère aux heures tragiques de ma garce de vie, que moins de cinq minutes après, je fais, en dégustant mon quart de jus, le pari d'un vieux kile contre Hatté, *que ce sera pour demain*. Lui prétend que ce ne sera jamais. À la bonne heure. »

Stéphane (M.), *Ma dernière relève au bois des Caures. Verdun – Souvenirs d'un chasseur de Driant, 18-22 février 1916*, éditions italiques, 2007.

Le lieutenant Paul Simon, dans son ouvrage, Fanion Bleu Jonquille, revient sur l'occupation du bois de Caures, du mois de novembre 1915 au déclenchement de l'offensive allemande, par les 56^e et 59^e BCP :

Page 158 :

« Le bois des Caures nous réserve une surprise assez agréable ; ce n'est pas du tout l'enfer qu'on nous avait fait entrevoir ; l'époque des coups de mains est passée ; en face de nous, les Allemands travaillent à force et nous laissent une paix relative ; c'est nous qui, deux fois par semaine, prenons l'initiative d'un bombardement par crapouillots.

Outre les canons de 58 servis par les artilleurs, je suis à la tête d'une artillerie perfectionnée se composant de quatre vieux mortiers de bronze du temps de Louis Philippe.

Quand toute cette artillerie de tranchée donne et que les Allemands répondent, cela fait un vacarme effroyable, ceux qui entendent doivent penser que le bois des Caures continue à ne pas être un lieu de délices.

Le bombardement dure en général une heure, pendant laquelle chacun se planque dans son abri. Quand il est fini, on s'aperçoit que les dégâts consistent en quelques arbres fauchés, quelques éléments de tranchée éboulés, mais que, fort heureusement, personne n'est blessé ou tué. Une seule fois, un guetteur est écrasé par un *Minen* sous l'abri léger où il se trouvait. »

Page 163 :

« Un officier de chasseurs est toujours le camarade de ses hommes, aussi le lieutenant cherche à le distraire et l'arracher aux pensées qu'il devine, il lui cause :

-Ce calme est bien anormal...Le Boche d'en face serait-il déménagé ?

Le chasseur n'est pas bavard, mais il sent la sympathie de son interlocuteur, et, tristement, avec son accent du Nord, lui répond :

-Ah ! ch'te boche, il est malheureusement encore ici...et ailleurs..., chez moi....

Un silence.

-Oui..., avec ch'te femme....Bien sûr...cela dure trop longtemps, ch'te guerre. Si j'en reviens...p't être ben qu'y aura un ch'tiot de plus... Ce ne sera pas la faute de ch'te femme ...mais celle de la guerre. »

C'est un poilu. »

Page 164-165 :

« Le colonel Driant vient presque tous les jours nous voir ; il aime beaucoup bavarder avec le commandant Renouard, qui est un de ses anciens élèves de Saint Cyr. »

Page 170-171 :

« Un cours de commandement de compagnie est ouvert à la caserne Chevert ; je suis désigné pour le suivre.....

Malheureusement, des bruits d'une prochaine offensive allemande commencent à courir ; au bout de quelques jours le cours est dissous, et nous devons regagner nos corps respectifs.

Dans le secteur nord, une certaine activité se fait sentir. Un jour, je rencontre une troupe d'officiers supérieurs qui circule autour de la ferme de Mormont ; il paraît que le général de Castelnau est là qui vient se rendre compte lui-même de l'état des travaux de défense.

On installe de nouvelles batteries lourdes, on creuse des tranchées de seconde ligne à l'arrière, et on place fébrilement des réseaux de fil de fer ; pour ce travail, on emploie tous les fonds de dépôt de la région.

Deux batteries d'artillerie de campagne s'installent dans les vergers de Beaumont ; le chef d'escadron qui les commande vient de faire une reconnaissance au bois des Caures ; le hasard veut que nous nous trouvions en présence de la porte du P. C. du commandant. C'est un de mes compatriotes, le commandant Chappat, du 18^e. Nous convenons de déjeuner ensemble à la prochaine relève.

On raconte que les Boches ont entrepris la construction d'un formidable tunnel passant sous nos positions, et par lequel ils déboucheraient dans la nuit dans nos lignes. C'est ridicule.

On dit que l'attaque sera précédée d'un formidable bombardement de cent heures. Cela est plus sérieux.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on s'attend à quelque chose dans notre région.....Le commandant Renouard pense que peut-être, en raison de l'importance du camp retranché de Verdun (un morceau dur à avaler, même pour des estomacs de boches), l'affaire se réduira à une diversion faite sur nous, tandis que l'attaque principale se produira ailleurs.

Le capitaine Vincent prend le commandement du 56^e et, une fois de plus, je passe à la tête de la 8^e compagnie.

Les prévisions d'une attaque sérieuse se confirment. Deux soi-disant prisonniers russes sont trouvés dans nos lignes... mais on peut rien tirer d'eux, et nous les soupçonnons forts d'être des espions déguisés.

Un matin, au petit jour, nous sommes réveillés par une explosion formidable. A quelques mètres d'un petit poste, s'ouvre un immense entonnoir qui ne peut avoir été fait que par un obus de très gros calibre. Le colonel Driant, avisé par téléphone, monte tout de suite au bois et converse longuement avec le commandant Renouard ; je vois une certaine inquiétude se refléter sur leurs visages. Dans l'après-midi, le commandant ne me cache pas son impression ; pour lui, il s'agit là d'un tir de réglage sur nos lignes.

Le lendemain, nos écouteurs spéciaux qui, munis de microphones, peuvent surprendre les communications allemandes, nous transmettent tout un ordre d'attaque, ou les moindres détails sont prévus.

Aux jours et heures fixés, nous sommes prêts et attendons de pied ferme. Quelques minutes avant, notre artillerie déclenche un violent barrage sur les tranchées allemandes ; l'attaque n'a pas lieu, et nos écouteurs nous signalent que le tir a causé des pertes importantes chez nos adversaires.

Nous modifions la répartition de nos effectifs. Nous n'avons plus maintenant que trois compagnies en ligne. Une est réservée autour du poste de commandement R 2 ; elle détache une demi-section à R 3, et une section près du chemin d'Anglemont, en soutien de l'artillerie lourde.

Les postes R 4 et R 5 sont tenus par des éléments du 165^e de ligne, ce qui nous soulage un peu.

Nous devons être relevés le 22 février par le 56^e ; nous espérons bien que notre séjour se terminera dans le calme. »

Simon (P.), *Fanion bleu jonquille. Carnet de campagne d'un chasseur de Driant (1914-1918)*, éditions italiques, 2004.

B. Le point de vue allemand

L'historique du 19^e Régiment d'infanterie de réserve allemand revient sur les préparatifs de l'attaque allemande :

« De gros événements jettent leur ombre. Depuis des semaines, chaque homme au front savait que quelque chose d'important était planifié. L'activité mystérieuse dans la zone arrière indiquait des choses spéciales. Partout apparaissaient des batteries [d'artillerie]. Le trafic routier était toujours animé dans l'obscurité de la nuit. On entendait le passage des troupes dans les localités situées à l'arrière. Bientôt le secret se dévoila : Verdun sera attaqué.

Les préparatifs visaient également la lutte contre les fortifications, préparatifs pour lesquels le régiment ne disposait pas de beaucoup de temps.

Les armes et les effets furent inspectés, tout comme les bagages et le matériel lors de nombreux appels. Les sacs à dos devaient rester en arrière sous le contrôle de l'adjudant. Seul le paquetage d'assaut avec trois rations était à emporter.

La formation des troupes pour les combats à venir passait par l'exercice au combat à la grenade, au tir, des exercices d'assaut et de franchissement de réseaux de fils de fer barbelés.

Le début de l'attaque contre Verdun était initialement prévu pour le 12 février [1916]. Cependant la météo tira un trait sur le plan. Pendant huit jours, une violente tempête s'abattit, accompagnée de neige et de pluie. Une observation de la préparation d'artillerie pour l'attaque était devenue impossible. De jour en jour on espérait que la tempête allait se calmer, et à chaque matin, l'attaque devait être repoussée de 24 heures. C'était une dure épreuve nerveuse pour ceux qui attendaient l'ordre d'attaque. Le report pouvait avoir des conséquences défavorables pour nous si l'adversaire prenait connaissance de notre entreprise et prenait des contre-mesures.

Le 20 [février] eut lieu enfin le changement de temps. Le jour apporta un temps froid et ensoleillé. Là commença la lutte pour Verdun le 21 février. »

Le 13^e Régiment d'infanterie de réserve allemand présente également ces préparatifs. Contrairement au régiment précédent, cette unité a été amenée spécialement sur le front de Verdun pour participer à l'offensive. Le 13^e Régiment de réserve occupait auparavant le secteur du Chemin des Dames :

« Le 24 décembre après-midi vint l'ordre de déplacement pour le 25 décembre. Vers où ? C'était un mystère pour nous tous. Nous étions cependant pleins d'espoirs et prêts au combat. Le régiment était doté de sa pleine puissance de combat, bien équipé et entraîné, préparé à toutes les opérations. [...]

Aux premiers jours de Noël, le 25 décembre 1915, le régiment fut transporté sous des pluies torrentielles en six trains. [...]

Le régiment s'établit dans et en arrière de la ligne de front du 6^e Corps d'armée de réserve qui –en lien avec le 5^e Corps d'armée de réserve devant Brabant – occupait la lisière sud du bois de Forges – Cuisy – le bois de Malancourt – le bois de Cheppy jusqu'à Vauquois.

Le reste du 7^e Corps de réserve [auquel appartient le régiment] était établi dans l'espace en arrière du 5^e Corps d'armée de réserve [...].

Comme notre arrivée et notre activité ne devaient pas être connues à l'avance, rien n'était préparé pour notre hébergement, toutes les pièces des villages sales et

bombardés de l'arrière-front du 6^e Corps ainsi que les camps de repos crasseux étant occupés. En bref, c'était un mauvais départ pour l' « enfer de Verdun ».

Et maintenant, notre tâche était claire pour nous : nous étions destinés à participer à l'attaque contre la puissante forteresse de la Meuse dont l'exécution était confiée par la Direction suprême au groupe d'armée du Kronprinz.

L'attaque se portait contre l'angle nord-est de la forteresse et devait être réalisée par le 7^e corps de réserve, ainsi que par les 18^e et 3^e Corps.

Pour l'instant cependant et dès le 26 décembre, nous avons dû accomplir un travail très pénible et ingrat : nous devons construire des abris souterrains pour les canons d'artillerie lourde, les munitions et les hommes qui allaient bientôt prendre position. Nous devons également tendre des filets de camouflage pour masquer les routes. Pour se rendre vers les lieux de travail, il y avait de longues marches à parcourir dans l'obscurité, sur des chemins sans fondation.

Le temps nous manquait pour aménager confortablement nos propres logements. Et le travail même était souvent détruit par le tir meurtrier d'artillerie de l'ennemi. [...]

Enfin, le 30 janvier 1916, le régiment repartit en arrière en direction du nord pour cantonner dans de meilleurs logements dans la région de Carignan après une marche de deux jours à travers les collines boisées. Les remerciements sincères du 6^e Corps d'armée pour le bon travail accompli avait accompagné son départ.

Le séjour de détente sur la Chiers dura deux jours supplémentaires. Le 4 février, on reprit la marche à nouveau vers le sud et le 6 février on atteignit la nouvelle zone de combat caractérisée par les vallons sombres et imposants d'un paysage entrecoupé de ravins, la Côte, au nord de Verdun sur la rive droite de la Meuse.

Le régiment fut cantonné au départ à Damvillers et ses environs puis à partir du 10 février à Écurey comme réserve du 7^e Corps d'armée de réserve. [...]

Le temps pluvieux prédominait. Tous les chemins étaient transformés par le passage incessant des colonnes en flaques d'argile boueuses.

Le travail minutieux que devait effectuer le régiment pour entretenir les routes semblait presque vain, car les colonnes et les attelages constamment renouvelés détruisaient le travail à peine terminé. »

Dans son ouvrage *Verdun – opération Jugement*, l'écrivain et ancien combattant allemand, P.C. Ettighoffer, présente également les préparatifs de l'offensive :

« Février 1916. Le mois de la décision. Tout le monde le sait dans les cantonnements allemands entre la Meuse et le Rhin. Lentement, presque insensiblement, la vague d'assaut se rapproche du front. La masse de l'artillerie se transporte par étapes vers l'avant. L'infanterie a déjà pris position sous la portée des canons français.

La tension devient presque intolérable. De nouvelles troupes arrivent sans cesse. Le moment de frapper ne peut plus être très éloigné, une telle concentration de forces ne restera sûrement pas ignorée de l'adversaire.

Sous le couvert de la nuit, pionniers et fantassins affluent vers l'avant. On construit des emplacements pour des batteries de très gros calibre, des abris à l'épreuve des bombes pour les munitions. Celles-ci sont apportées par plus de 1 300 trains. On les débarque, avec des hommes et du matériel, en 32 rampes de chemin de fer. Chaque nuit, des colonnes les transportent à destination. Environ deux millions et demi de projectiles parviennent ainsi sur le front. D'autres colonnes, de fantassins celles-là, avancent sur la boue des routes. Ici et là brille le bout d'une cigarette ou d'un cigare, le bref éclair d'une lampe de poche que répriment aussitôt les sous-officiers, ajoutant

leur voix au cliquetis des outils de tranchée, aux hennissements des chevaux, au grincement des roues.

De temps à autre, un commandement se fait entendre : « De l'artillerie ! Rangez-vous à droite ! ». Pesamment, des canons passent. 1 125 défilent ainsi. 152 lance-mines les suivent. Ils sont destinés à araser les premières tranchées françaises. [...]

Ettighoffer raconte les quelques jours précédents l'offensive repoussée à cause des intempéries :

« Il pleut toujours, sans trêve. Dans les *Stollen*, les gouttelettes se sont changées en ruisselets. Les boîtes de conserve vides ne suffisent pas pour recevoir l'eau qui s'abat. Des gamelles les remplacent et, toutes les deux minutes, il faut monter les vider dans la tranchée. Dans celle-ci l'eau atteint déjà la hauteur d'une cheville, et elle ne cesse de monter. La tendre terre lorraine se transforme en boue gluante. Les caillebotis y ont été enfoncés par d'innombrables bottes. Les parapets s'écroulent à travers les fascines. Tout menace de s'effondrer.

A l'arrière, dans la zone des étapes et des cantonnements de repos, les hommes regardent, depuis le matin, en direction du front, désireux de voir le déclenchement de la bataille historique. Rien ne se produit. Aucun grondement de tonnerre ne leur parvient. Puis, l'ordre « Service intérieur » les renvoie à leurs occupations. « En cas de mauvais temps, la bataille aura lieu en salle ! » lance un loustic. Mais personne ne rit plus de cette plaisanterie.

Dans les abris l'espace est terriblement restreint. L'air y est lourd. L'éclairage de secours, les « lampes Hindenburg », ne donnent qu'une faible clarté. Les portes restent fermées à cause du froid humide. La fumée de mauvaises cigarettes contribue à vicier l'atmosphère. Au moins, s'il était possible de sortir pour respirer un peu d'air frais ! Mais non, il est interdit de circuler dans les tranchées. Seuls les hommes de corvée peuvent le faire, à la nuit tombée. Personne ne chante, les harmonicas se taisent. Il est même défendu de parler haut. L'ennemi ne doit pas reconnaître qu'une concentration s'est opérée devant lui.

Pour les hommes de deuxième et troisième vagues, la situation est bien meilleure. Ils logent dans les caves des villages de Flabas, Azannes et Grémilly, ou dans les *Stollen* très sûrs au flanc nord de la cote 310. Cependant c'est sur cette seconde ligne que s'acharnera l'artillerie française, causant beaucoup de mal aux réserves.

En attendant, les soldats y jouissent de conditions plus confortables qu'en première ligne. Point ne leur est besoin de parler à voix basse. Les cuisines roulantes fonctionnent dès que la nuit tombe, car, dans la journée, aucune fumée ne doit attirer l'attention de l'ennemi.

Service intérieur, cela signifie la reprise de l'activité normale qui ne règne qu'à la nuit. Il faut transporter à l'avant le matériel du génie. D'abord des rouleaux de barbelés. On en débarque des trains entiers à Spincourt et le chemin de fer à voie étroite les transporte près d'Azannes, d'où des hommes les portent jusqu'au front. Puis des piquets de fer, des tôles ondulées, des sacs à terre, des caillebotis, toutes choses dont on aura besoin pour s'organiser sur les positions conquises.

Service intérieur, c'est creuser. Il faut élargir les boyaux, poser des caillebotis sur la boue où les bottes s'enfoncent presque complètement. »

Ettighoffer (P.C.), *Verdun, opération Jugement*, éditions France-Empire, 1964.

Fritz von Unruh, dans son roman semi-autobiographique, Le chemin du sacrifice, décrit les préparatifs de l'offensive contre Verdun avec beaucoup d'emphase. L'auteur s'inspire de son expérience personnelle pour rédiger un ouvrage où la guerre devient un support de création artistique :

Page 54 :

« Le capitaine se tenait face à Hillbrand dans la pièce nue donnant sur la place du marché de Marville.

-Vous pensez donc que le Serveur s'est perdu ? Envoyez-moi ce vaurien au rapport dès qu'il réapparaîtra.

Hillbrand sortit. Le capitaine prit un siège. Le regard tourné vers l'extérieur, il s'adressa à son lieutenant, le vicaire Hartmann, avec un hochement de tête :

-nos arrière-petits-enfants donneraient cher pour voir l'histoire universelle défiler en chair et en os sous nos fenêtres, comme nous. Et nous ? Je me revois chez ma grand-mère, assis devant ma tasse décorée d'un blason doré, l'écoutant parler de guerre, évoquer mon arrière-grand-père qui, lors de la bataille d'Iéna, la bannière levée, avait ramené un bataillon en déroute devant l'ennemi. Il n'était question que de lui, de l'héroïque général aux cheveux blancs. Et aujourd'hui ?

Le regard attendri du capitaine se porta au dehors.

-vous voyez ces malheureuses créatures en vert ? Le moindre pli de leurs uniformes continue de rejeter le poison des gaz d'Ypres et de la Somme, des batailles de Lorette et de l'Hartmannswillerkopf.

Le Vicaire se taisait. De sa poche de poitrine, la capitaine tira son carnet et nota : « Le doute grandit en moi. Aussi infect qu'un bolet de Satan. Je l'arrache dix fois par jour, et il repousse par centaine. »

L'artillerie défilait, secouée par les cahots. Imperturbables, des canons freinés de force glissaient en bas des rues. Les casques et les corps des artilleurs tremblaient. Les chevaux, dans le sillage de batteries de cuisine voltigeantes, arc-boutaient leurs sabots contre le pavé, résistant foulées après foulées à la poussée d'acier. Des roulantes croisèrent les canons. Un gaillard qui mastiquait à pleines joues fut projeté à terre. De la soupe et des haricots épais souillèrent la rue. Des petits Français lorgnaient avec convoitise entre les jarrets des chevaux. Les batteries passées, ils se précipitèrent pour lécher la bouillie à même le pavement. [...] »

Page 76 :

« Clemens se leva à l'instant où le capitaine pénétra dans la salle d'infirmerie et salua le Serveur d'un :

-C'est quoi, ces histoires ?

Le malade parvient juste à articuler :

-Verdun !

Werner arrangea la paille sous sa tête.

-Oui, Verdun ! confirma-t-il, le regard tourné vers Clemens. Sept cent mille têtes et deux cent cinquante mille chevaux attelés à la même tâche : Verdun !

Le capitaine tira une feuille qui dépassait de la poche du Serveur et lut : « Cent vingt et un bureaux de paiement, quarante-six postes de secours, deux cent quatre-vingt mille couvertures de laine, treize mille tonnes de charbon, trois cent vingt-six mille deux cent cinquante paillasses, trois mille outils, arrosoirs, haches, marteaux, gamelles, cuillers, brocs par semaine ! » Et par jour. Sa main caressa la tête du Serveur. « Soixante kilomètres de barbelés, huit mille clous, deux wagons de tôle ondulée par jour ! » Oui ! Oui ! Si elle pouvait engloutir ça, et rien que ça, la gueule de Verdun ! Mais les hommes. Il eut un rire amer en jetant la feuille dans le poêle : maudit papier ! »

Page 93 :

« Hillbrand terminait une lettre pour sa femme :

« Les cabanes se construisent les unes après les autres. Serruriers, maçons, paysans, ouvriers, chacun y met toute son énergie. Nous revivons des souvenirs d'enfance. Souvent, il arrive qu'au son des coups de marteau et de hache frappés par les régiments des campements voisins, nous nous mettons à taper comme à un signal convenu, pour leur crier : Eh ! Vous là-bas ! Nous aussi sommes occupés à la même tâche ! C'est merveilleux de voir cette union par le travail. J'aimerais beaucoup te faire visiter cette petite ville de bois. Tu n'aurais pas à te plaindre des chemins, nous avons construit des larges digues qui relient les champs marécageux et les chemins défoncés aux prairies attenantes et aux routes d'approche... » ».

[...]

Page 96

« Werner observait par une petite ouverture le rassemblement de la compagnie pour l'appel. On distribua les brassards blancs. Les chefs de section procédèrent à l'appel. Le Vicaire ordonna l'alignement en rangs, et les hommes attendirent. « Que leur dire ? Les tromper en ne leur révélant pas encore de quoi il retourne ? » Il regardait ses hommes tout en repliant quelques cartes d'état-major. « Que vous importe de connaître la situation dans son ensemble ? Ce que vous devez savoir, n'a rien à voir avec elle. Vous devez mourir ! Verser votre sang, ce sang qui réchauffe nos artères. Nous devons mourir ! Voilà la sentence que je suis tenu de vous annoncer. Il n'est pas facile d'ordonner à un si grand nombre de jeunes gars : meurs ! Pourquoi ? me demanderez-vous. Que répondre ? Devrai-je affirmer comme un général : « Verdun rachètera votre jeune sang versé » ? Un morceau de terre, une citadelle ! Qui serait prêt à en jurer ! Non, parlons avec franchise. Rouge ou bleue, la stratégie élaborée à partir de cartes ne nous concerne pas. Notre devoir est simple. Très simple. A l'idée de vous l'expliquer, j'en ai la gorge serrée. Troupe d'assaut ! Faut-il ajouter autre chose ? Troupe d'assaut ! ». Il boucla son ceinturon et se dirigea vers la porte. « Est-ce que je fais bien ? Ne rendrais-je pas un meilleur service à beaucoup d'entre vous si je taisais la fin ? La Faucheuse ne vous l'annoncera-t-elle pas assez tôt ? » En sortant de son bureau, il commanda à la compagnie de se ranger en demi-cercle autour de lui.

-Soldats, je serai bref. Quand on nous étrangle et que nous étouffons, nous nous défendons, car l'homme a besoin d'air pour respirer. Un peuple aussi a besoin d'air pour exister. Vous savez où je veux en venir ?

Des regards confiants, pleins d'interrogations, de certitudes et de pressentiments étaient suspendus à ses lèvres. Werner baissa le front et se sentit lamentable. Brusquement, il rejeta la tête en arrière en se raidissant :

-Mes braves, nous attaquons !

Sa phrase claque comme une balle au-dessus des têtes.

Et l'objectif ?

Silence glacial. Le capitaine ne quittait pas des yeux sa compagnie.

-Je sais ce que vous ressentez. Troupe d'assaut ! Voulons-nous faire parler la poudre ?

-Oui, s'écria le Tambour.

Et son cri fut suivi d'un deuxième, puis d'un troisième, et bientôt toute la compagnie cria si fort, que les arbres en retentirent : « Nous le voulons ! » Les battements de cœur de Werner étaient si violents, qu'il commanda subitement de rompre les rangs et courut se réfugier dans son bureau. La compagnie n'obtempéra pas. Finalement, le Vicaire réitéra l'ordre :

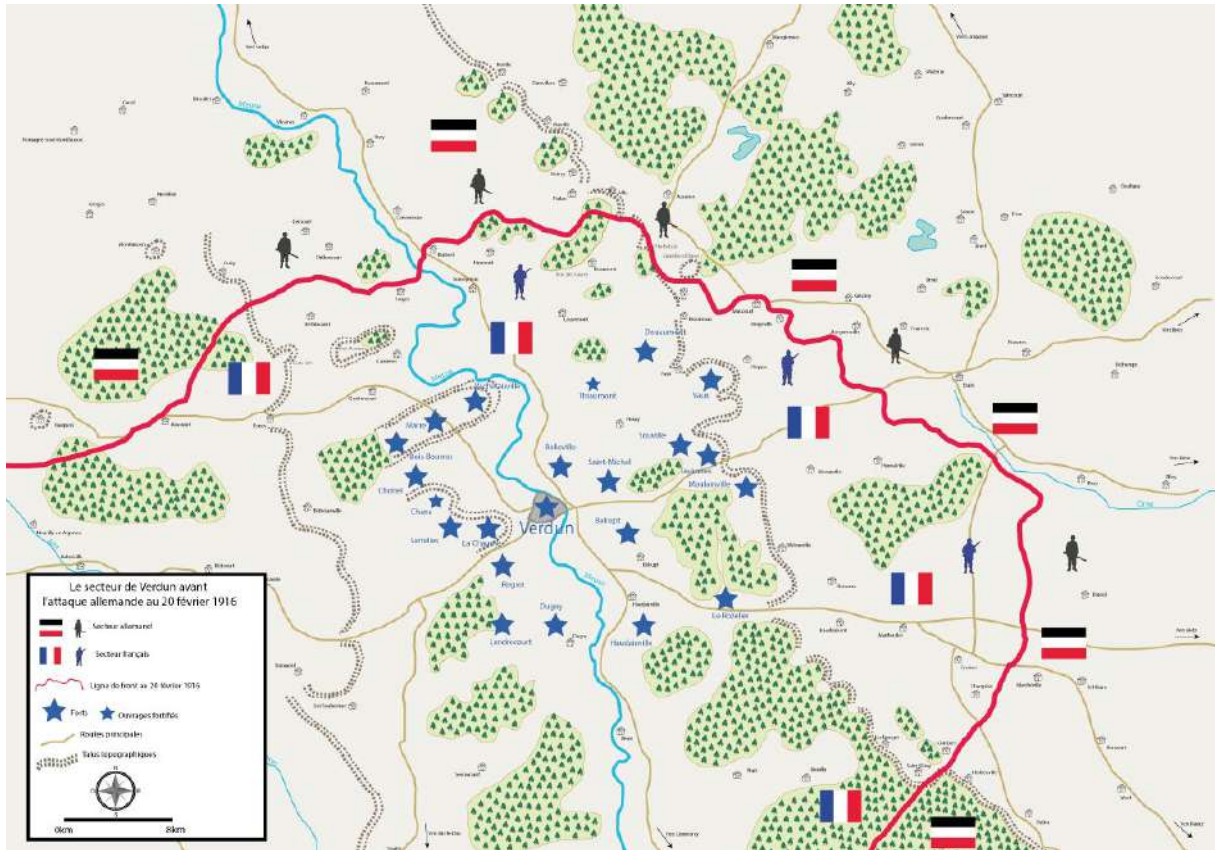
-Rompez les rangs !

Les hommes se dispersèrent. »

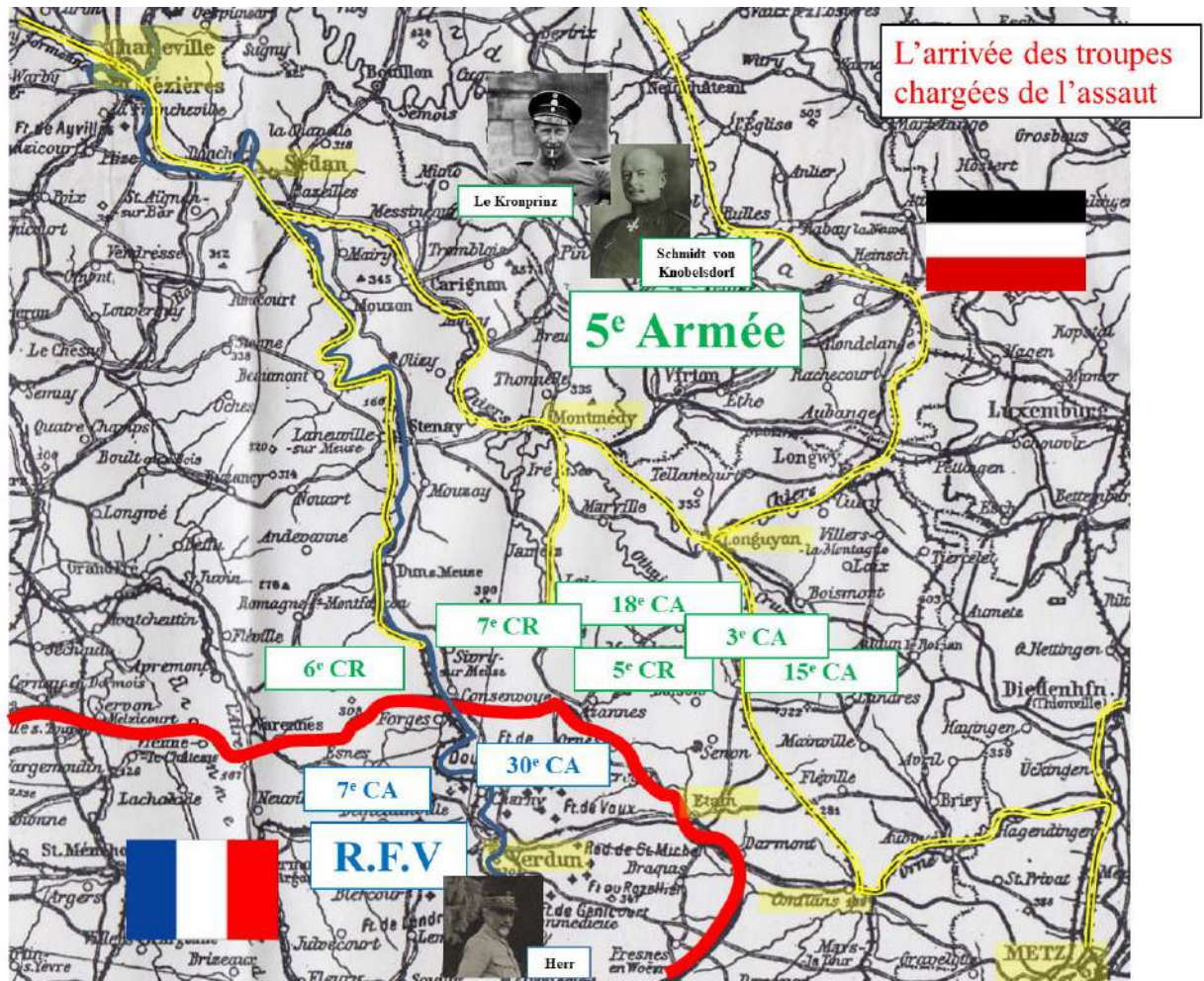
Unruh, von (F.), *Le chemin du sacrifice*, éditions La dernière Goutte, 2014.

III. Cartes

Les fichiers des cartes, photos et illustrations sont disponibles sur demande à l'adresse mail suivante : evenement@memorial-verdun.fr



Carte n°1 : La configuration du front devant Verdun avant la bataille.
Source : Musée de l'Armée



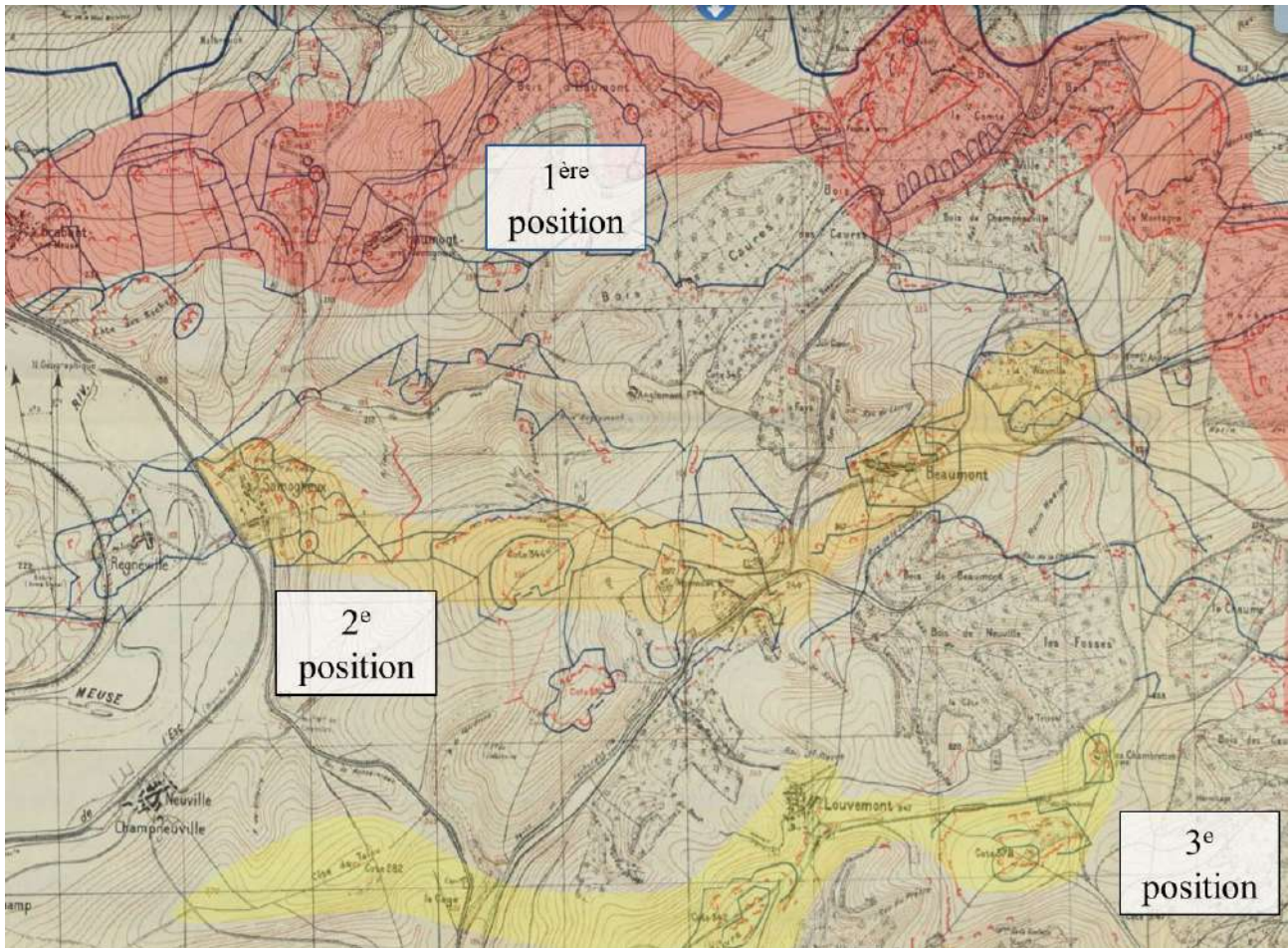
Carte n°2 : La concentration des troupes allemandes.

En jaune sont indiquées les lignes de chemin de fer utilisées par les Allemands pour amener les hommes et le matériel devant participer à l'attaque contre Verdun.



Carte n°3 : La très forte concentration d'artillerie allemande.

Chaque flèche bleue du côté allemand du front indique l'emplacement de batteries d'artillerie (2,3 ou 4 canons par flèche)



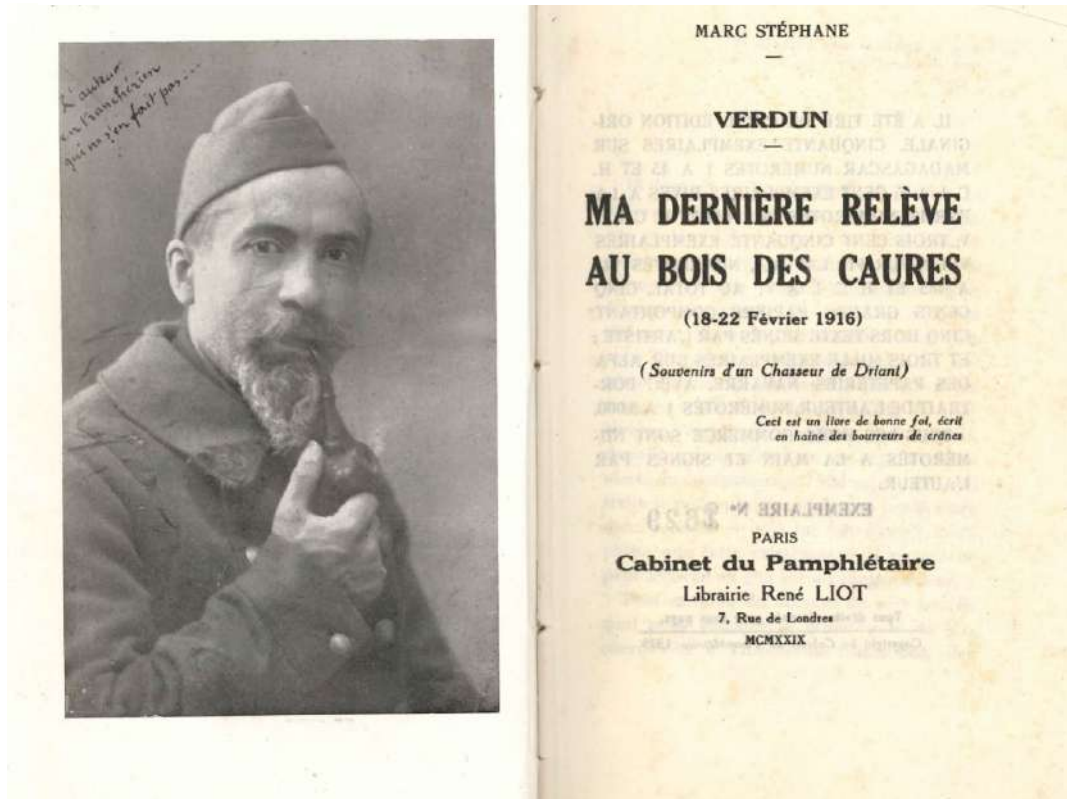
Carte n°4 : Les positions défensives françaises au nord de Verdun.

En rouge, ont été indiquées les tranchées françaises. En bleu, ont été tracés les réseaux de fils de fer barbelés.

IV. Photos et illustrations

Document n°1 : Portrait de Marc Stéphane.

Collection Mémorial de Verdun.



Les préparatifs allemands



Document n°2 : la gare de Dommary-Baroncourt.

Collection Mémorial de Verdun.



Document n°3 : Attelages en arrière des positions d'artillerie.
Collection particulière.



Document n°4a et n°4b : Construction de baraquements.
Collection particulière.



Documents n°5a et n°5b : Cantonnement dans l'église de Dombras (Meuse).
Collection particulière.

Les dessins d'Albert Reich



Documents n°6a : Page de présentation du recueil de dessins.
Collection Mémorial de Verdun.



Documents n°6b : Un bivouac.
Collection Mémorial de Verdun.

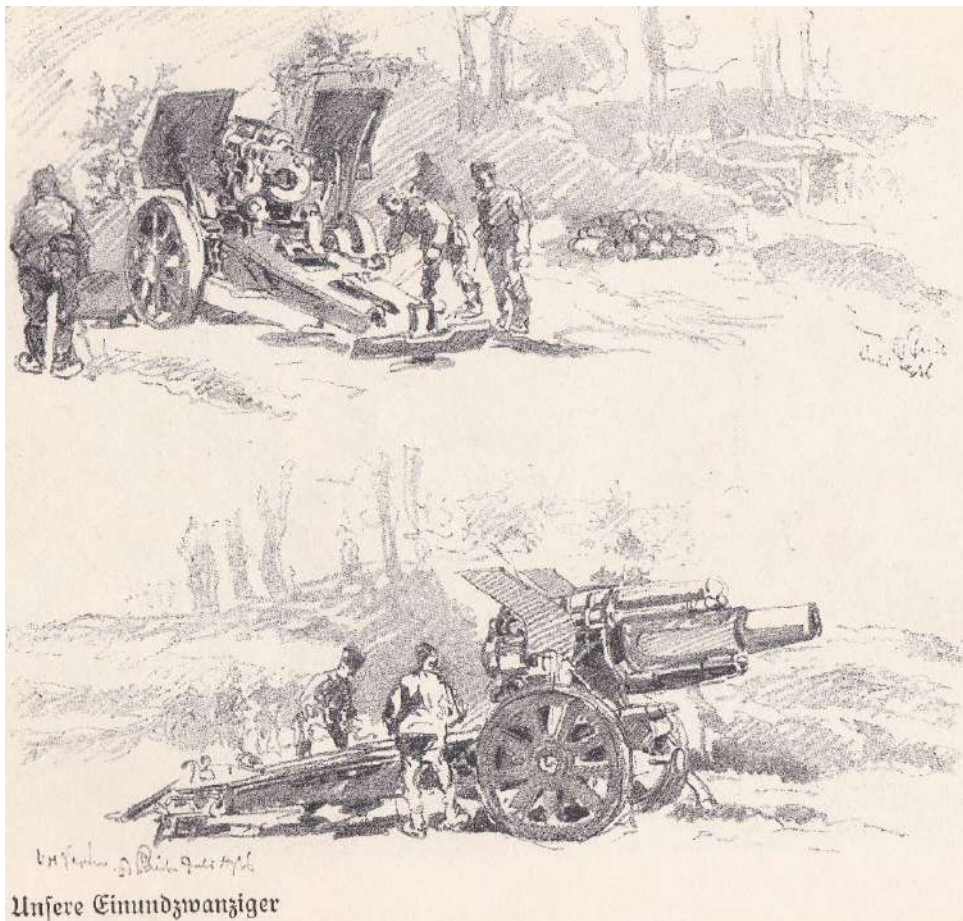


Documents n°6b : Le village d'Azannes.
Collection Mémorial de Verdun.

Le poids prédominant de l'artillerie



Documents n°7a et n°7b : Canons de 210 mm.
Collection Mémorial de Verdun.



Document n°7c : Canons de 210 mm. Dessin d'Albert Reich.
Collection Mémorial de Verdun.



Document n°8 : Canon de 420 mm.
Collection Mémorial de Verdun.



Document n°9 : Minenwerfer de 240 mm.
Collection Mémorial de Verdun.

Des positions défensives françaises bien fragiles



Documents n°10a et n°10b : Le village d'Haumont, été 1915.
Collection La contemporaine.



Documents n°11a et n°11b : Vue sur le *no man's land* au nord-est du village d'Ornes, été 1915.
Collection La contemporaine.





Document n°12 : Le village de Samogneux, été 1915. Collection La contemporaine.



Documents n°13a et n°13b : Tranchées et boyaux français au Bois des Caures (photos prises après la capture du bois par les Allemands).
Collection particulière.

LA SOMME



Campement français à Méricourt-sur-Somme. Archives départementales de la Somme.

MISE AU POINT SCIENTIFIQUE

I. Planification et objectifs

Après les opérations menées en 1915, la situation de l'Entente est préoccupante. Face aux échecs des différentes offensives (Dardanelles, Artois, Champagne...), les Alliés comprennent qu'ils ne peuvent emporter la victoire sans une coopération renforcée. C'est pourquoi une conférence interalliée se tient du 6 au 8 décembre 1915 à Chantilly, où s'est installé le G.Q.G français après la bataille de la Marne de 1914. Y participent le général Joffre, le maréchal French (chef de l'Etat-major général britannique), les généraux Gilinsky (chef de mission militaire russe au G.Q.G français), Porro (sous-chef de l'Etat-major général italien), Wielmans (chef de l'Etat-major général belge) et le colonel Stephonovic (attaché militaire de Serbie en France). L'objectif est de planifier et de coordonner les opérations alliées pour l'année à venir en tenant compte de la récente entrée en guerre de l'Italie, le 24 avril 1915.

Tous ont conscience que le conflit, qui a profondément évolué, impose des orientations plus scientifiques où la puissance de feu de l'artillerie tiendra le premier rôle : la guerre de 1916 sera industrielle. Malgré les différents temporels et stratégiques, il est décidé de lancer au début de l'été 1916 une offensive de grande ampleur, harcelant simultanément les puissances centrales sur tous les fronts ; la date exacte et le théâtre d'opérations restent néanmoins à déterminer. Joffre doit notamment convaincre le général Douglas Haig (successeur du maréchal French, en désaccord avec Joffre et démissionnaire au lendemain de la conférence). Bien que ce dernier souhaite porter l'effort en Flandres, il précise dans ses mémoires que « *Ce n'est que le 14 février 1916 que l'entente se réalisa définitivement entre le général Haig et moi sur le principe d'une attaque jointive avec notre attaque à cheval sur la Somme qui aurait lieu vers la fin de juin, ou dès le mois d'avril si la Russie était menacée par une offensive puissante* ».

Premier avantage, la Somme est le point de jonction entre les armées française et anglaise. Secteur relativement épargné par les combats depuis 1914, elle offre également un terrain qui n'a pas encore été labouré par l'artillerie comme en Artois ou en Champagne, rendus quasiment « impraticables » après les offensives de 1915. Les Britanniques attaqueront avec 26 divisions entre Hébuterne, dans le Pas-de-Calais, et la rivière Somme ; les Français porteront l'effort principal avec 34 divisions de la Somme à Lassigny, dans l'Oise, soit un front de près de 70 kilomètres. La bataille est donc principalement une offensive française, soutenue par les Britanniques, chargés de reprendre la route Bapaume – Péronne, voie de communication d'une importance capitale.

II. Préparatifs et contretemps

Reste à déterminer la date de l'offensive. Tous sont d'accord pour se donner le temps de reconstituer les stocks de munitions nécessaires aux opérations. De leur côté, comme les Russes et les Italiens sur les autres fronts, les Britanniques doivent attendre le mois de mai pour voir la nouvelle armée levée par Kitchener – qu'il faut entraîner au combat – renforcer les capacités offensives britanniques et prête à en découdre. C'est le cas des *Pals battalions* (les bataillons de copains) où s'enrôlent les hommes d'un même quartier, d'une même usine, d'un même club sportif... avec la promesse de combattre côte à côte. Ces troupes, inexpérimentées, connaîtront leur baptême du feu sur la Somme. L'offensive, ainsi fixée au 1^{er} juillet 1916, sera précédée d'une préparation d'artillerie sans précédent. Longtemps repoussée, la conscription est votée en janvier 1916 pour répondre à l'incessant besoin de nouvelles troupes ; elles ne pourront cependant être opérationnelles pour le déclenchement de l'offensive.

Mais le temps est compté car l'ampleur de l'opération nécessite une importante logistique : terrains d'aviation, voies de communication, aménagement de nouvelles positions (tranchées, boyaux, abris...), puits et réserves en eau, dépôts de munitions, parcs d'artillerie, postes de secours et hôpitaux de campagne (**document 1**), dépôts de ravitaillement (**document 2**), 200 kilomètres d'aqueducs pour acheminer l'eau sont également construits, des milliers de kilomètres de câbles téléphonique sont enterrés pour les communications...

Comme en témoigne Georges Duhamel, le front est une véritable fourmilière : « *Nos villages étaient bondés à crever. L'homme s'était insinué partout, comme une maladie, comme une inondation. Il avait chassé les bêtes de leur gîte pour s'installer dans les écuries, dans les étables, dans les clapiers. Les dépôts d'obus, de place en place, ressemblaient à des poteries pleines d'amphores terreuses. L'eau gluante du canal était chargée de chalands qui portaient des nourritures, des canons, des hôpitaux... La campagne évoquait une sorte de kermesse sinistre, une foire de la guerre... Plus on approchait de Bray-sur-Somme, plus le pays semblait congestionné. Le peuple automobile régnait sur les routes, repoussant à travers champs les humbles convois de chevaux. De petits tacots sur rails montraient de l'indépendance et hululaient avec emphase, bas sur pattes, le dos chargé de millions de cartouches ; entre les caisses, des bonshommes étaient accroupis et somnolaient. En arrivant au-dessus de Chipilly, au sud-ouest de Bray, je vis une chose étrange. Un vaste plateau ondulait, couvert de tant d'hommes, d'objets et de bêtes que, sur de larges étendues, la terre cessait d'être visible ».* (**document 3**)

Le chemin de fer est par exemple largement développé sur le front français : trois lignes à voies normales s'ajoutent au réseau existant (Wiencourt-l'Equipée – Moreuil / Marcelcave – Cerisy / Dernancourt – Bray-sur-Somme) et 309 kilomètres à voies étroites de 0,60 m complètent l'ensemble (**document 4**). Un système complet d'éléments de voie préfabriqués facilite leur installation. L'exploitation de ce nouveau réseau permet de soulager les routes davantage réservées à l'acheminement de l'artillerie (**document 5**). Les deux tiers des obus de la 6^e armée sont ainsi acheminés par le train. De même, sur la rivière Somme, des péniches transportent vers le front le ravitaillement des troupes.

Des kilomètres de galeries de mines souterraines sont creusées (**document 6**). Celles-ci répondent à deux objectifs : permettre à l'infanterie d'approcher à couvert au plus près des lignes allemandes mais aussi d'ouvrir des brèches dans les défenses le jour J. « *A un endroit en particulier [aux abords du village de La Boisselle], nos hommes jurèrent qu'ils étaient parvenus sous la tranchée allemande, alors nous avons arrêté d'avancer et commencé la chambre en double équipe. [...] Les Allemands firent travailler une équipe de plus que nous puis s'arrêtèrent. Ils savaient que nous avions fait une chambre et ils avaient peur que nous la fassions exploser [...]. Je détestais aller écouter dans cette chambre plus que dans n'importe quel autre endroit de la mine. Une demi-heure, parfois une, parfois trois fois par jour, dans un silence absolu avec le géophone sur les oreilles, à se demander si le son que vous entendiez était celui des Boches qui travaillaient en silence ou celui de vos propres battements de cœur. [...] Après l'attaque de la Somme, quand nous avons étudié les mines allemandes et que nous les avons raccordées à notre système, avec le théodolite nous avons découvert que nous étions séparés de 1,50 m... » (Capitaine Stanley Bullock).*

	Lieu	Nom	Charge
1	Beaumont-Hamel	Hawthorn Ridge	18,4 tonnes
2	La Boisselle	Y Sap	18 tonnes
3		n°2 straight	3,6 tonnes
4		n°5 right	3,6 tonnes
5		Lochnagar	27 tonnes
6	Fricourt	G3	4,1 tonnes
7		G15	6,8 tonnes
8		G19	11 tonnes
9	Mametz	C2	230 kg
10		n°15	230 kg
11		n°15.1	230 kg
12		n°14.1	230 kg
13		n°13	900 kg
14		n°12	900 kg
15		n°2.3	230 kg
16		n°1.3	230 kg
17	Carnoy	n°11	230 kg
18		n°7	230 kg
19		n°10.3	230 kg

Afin de réaliser ces travaux d'envergure sans éveiller l'attention de l'adversaire, les ateliers de camouflage travaillent d'arrache-pied pour dissimuler mouvements de troupes et nouvelles infrastructures : « *Jamais je n'ai vu de travaux de défense aussi importants. Il y a un réseau de tranchées, de boyaux, de batteries cachées, impossible à décrire [...]* ». (Lucien Sertier, 8^e escadron du train des équipages, 17 avril 1916) Le journal de Pierre Malicet, magistrat péronnais, montre que malgré toutes les précautions prises, l'état-major allemand a connaissance de la future offensive, même s'il en ignore les détails et surtout l'ampleur : « *On fait évacuer les villages près du front, Assevillers, Belloy, Flaucourt... [...]. On dit que cette mesure est prise en prévision d'une offensive anglaise qui aura lieu le 14. Car ces choses-là sont toujours annoncées 15 jours à l'avance !* ».

L'horlogerie alliée s'enraye le 21 février lorsque les Allemands déclenchent une offensive de grande ampleur sur Verdun. A partir de cette date, les Français vont devoir puiser dans les effectifs réservés pour l'offensive sur la Somme des renforts pour le front de la Meuse. Face à cette nouvelle donne, le politique pèse sur le militaire. Le président Poincaré préconise de poursuivre les travaux préparatoires sur la Somme mais de différer le déclenchement de l'offensive tant que les Français ne pourront y jouer un rôle majeur : « *Sinon, les Anglais diront qu'ils ont sauvé la France ; la Victoire*

sera une victoire anglaise ; la paix sera une paix anglaise ». Les plans d'attaque sont rapidement revus à la baisse. Le front passe de 70 à 60 kilomètres, les divisions françaises de 34 à 30 en avril, à 26 en mai puis à 20 ; les pièces d'artillerie engagées suivent la même logique.

Avec la dureté des combats sur Verdun, c'est l'opération tout entière qui est menacée. Les Britanniques projettent à nouveau d'attaquer dans les Flandres ; Clemenceau, Foch et Pétain (qui est en charge de la défense de Verdun) émettent des doutes sur le maintien de l'offensive sur la Somme au cours de l'année. A l'inverse, Joffre fait pression sur Haig pour lancer rapidement les opérations. Face à ces divergences de points de vue, l'objectif initial évolue. Il ne s'agit plus de réaliser une percée décisive (**document 7**) et de mettre un terme à la guerre mais de soulager le front de Verdun en contraignant les Allemands à envoyer des renforts sur la Somme. Au final, comme le rapporte le président Poincaré, « *tout le monde [...] juge qu'une opération est nécessaire et qu'elle ne doit pas être violente et courte, mais prolongée et persévérante* ». Le « Big Push », comme le nomment les Anglais, se mute en une bataille d'usure, à l'image de ce que les Allemands imposent aux Français à Verdun. Si l'état-major adhère à ce principe, le général Haig conserve l'espoir d'une poussée obligeant l'ennemi à reculer jusqu'à Arras. La date du 29 juin est validée pour lancer l'assaut sur un front réduit à 40 kilomètres. Après la préparation d'artillerie, les Britanniques porteront l'effort principal au nord et seront soutenus par les Français au sud.

Dans les dernières semaines, l'afflux de troupes provenant de tous les continents est incessant. Avec plus de vingt nationalités représentées, la Somme s'affirme comme une bataille mondiale où Français et Britanniques s'appuieront largement sur leur empire colonial : Marocains, Sénégalais, Canadiens, Australiens, Sud-africains, Néo-zélandais et autres vont ainsi en découdre. Après les derniers ajustements, les Britanniques engagent 26 divisions (IV^e armée de Rawlinson, armée de réserve de Gough et III^e armée d'Allenby, chargée de mener des attaques de diversion sur le saillant de Gommecourt), soit 400.000 hommes, auxquelles s'ajoutent 3 divisions de cavalerie en réserve que Douglas Haig espère pouvoir lancer dans la brèche que l'infanterie doit ouvrir ; les Français engagent simplement 14 divisions (VI^e armée de Fayolle et X^e armée de Micheler), soit 200.000 hommes. Face à eux, 50.000 Allemands. Enfin, le front est ramené à 30 kilomètres : 18 pour les Britanniques et 12 pour les Français (**document 11**). La supériorité numérique alliée se double d'une maîtrise du ciel, indispensable à celle du champ de bataille : les alliés disposent de 298 appareils (185 pour les Britanniques et 113 pour les français) auxquels les Allemands ne peuvent qu'en opposer 130.

Le 24 juin 1916, à 6 heures du matin, une préparation d'artillerie d'une puissance inédite commence à pilonner le front allemand (**documents 8, 9 et 10**). Son intensité est telle qu'elle est perçue de communes situées à plusieurs dizaines de kilomètres du front : « *[...] de onze heures à deux heures du matin, le canon n'a pas cessé, un roulement continu. Tout le front était éclairé par un ciel rouge sang* » (Jeanne Lefebvre, Lille, *Mon journal sous l'occupation*). Il s'agit, tout en éliminant le maximum d'ennemis, de détruire leurs réseaux de barbelés et leurs moyens de riposte avant que l'infanterie ne franchisse le parapet. Les Français disposent de 696 pièces d'artillerie de campagne, de 732 d'artillerie lourde, de 122 d'artillerie lourde à longue portée et de 1.100 d'artillerie de tranchée ; les Britanniques de 868 d'artillerie de campagne et de

467 d'artillerie lourde. Les Allemands disposent de 450 canons de campagne et de 390 d'artillerie lourde.

Pour les seuls Britanniques, 1.732.873 obus – pour un total de 21.000 tonnes – sont tirés en une semaine sur les tranchées et les voies de communication tenues par l'ennemi. On estime que 500 kg d'obus sont ainsi tombés par mètre carré. Côté allemand, ce bombardement fait forte impression : *« 24 juin 1916. A 2h30, une puissante lueur venant de l'ennemi se répandit le long de notre ligne, formant un arc de cercle qui nous entourait. D'innombrables éclairs fendirent le ciel, un sifflement, un hurlement, un grondement, des éclatements et des craquements remplirent l'atmosphère. A ce moment, j'étais en observation en haut de la tour du château de Contalmaison, je hurlais au téléphone, ne parvenant plus à entendre mes propres mots, je pouvais seulement supposer qu'ils étaient compris dans la cave du château. (Sergent Karl Eisler, 29^e régiment d'Artillerie de réserve). Comme le montrent les messages adressés aux troupes par les officiers britanniques, cette préparation d'artillerie semble garantir le succès : « Vous franchirez le parapet la canne à la main, vous n'aurez pas besoin de fusils quand vous atteindrez Thiepval, vous trouverez tous les Allemands morts, pas même un rat n'aura survécu » (Un officier des Newcastle Commercial, 30 juin 1916). Ces propos font écho à ce que Douglas Haig note dans son journal à la même date : « Les barbelés n'ont jamais été aussi bien coupés, ni le bombardement d'artillerie préparatoire si complet ».*

Cet excès d'optimisme sera chèrement payé car ces « orages d'acier » ne donnent pas les résultats escomptés. En interdisant aux aviateurs alliés de prendre l'air, les mauvaises conditions climatiques obligent les artilleurs à tirer « à l'aveugle » ; en transformant le terrain en borbier, de nombreux obus s'enfoncent dans le sol détrempé sans exploser. Au total, un tiers des obus britanniques n'explose pas (dû en partie par la décision du ministre des Munitions de supprimer les étapes de contrôle dans les manufactures pour accélérer la production) ; d'autres endommagent les fûts des canons ; le million d'obus shrapnels tirés se révèle inefficace à détruire les réseaux de barbelés et les abris... Seuls sont réellement touchés les aérodromes ennemis, son artillerie, son réseau téléphonique dont les fils sont coupés, et ses tranchées, profondément bouleversées par les explosions.

Côté allemand justement, sous la violence du bombardement ne demeure en ligne qu'un nombre réduit de sentinelles. L'ensemble des troupes s'est réfugié dans des abris souterrains aménagés à une dizaine de mètres de profondeur. Parfois renforcés de béton ou d'acier, de tels abris ne peuvent être mis à mal par les obus, même de gros calibres. Installés sur leurs positions depuis de longs mois, et désireux de les conserver, les Allemands ont fortifié leurs défenses. Contrairement aux incessants mouvements des unités françaises, les unités allemandes gardent ce même secteur depuis plus d'un an et ont mis du cœur à l'ouvrage pour les rendre aussi confortables et sûres que possible.

Les alliés prendront conscience de la fameuse « organisation allemande » lorsqu'ils s'empareront de ces positions. Douglas Haig note dans un rapport à l'automne : *« Dans une occupation de près de deux ans, l'ennemi n'avait rien épargné pour rendre son système de défense imprenable. Le premier et le second système étaient formés l'un et l'autre de plusieurs lignes de tranchées profondes, avec des abris à l'épreuve des bombardements, et reliés par de nombreux boyaux. [...] Les nombreux bois et villages situés dans ces systèmes de défense [...] avaient été transformés en véritables forteresses. [...] Les saillants de la ligne exposée étaient consolidés par des fortins [...]. De fortes redoutes, des emplacements bétonnés pour mitrailleuses étaient*

disposés en des points d'où les tranchées allemandes, au cas où elles seraient prises, pouvaient être rendues intenable ».

La réalisation de ce système de défense fortifié répond à la volonté du général von Falkenhayn de ne pas céder aux alliés un centimètre de terrain. Cette affectation sur le long terme présente également l'avantage pour les combattants de connaître parfaitement le champ de bataille. Il n'en demeure pas moins que le déchaînement de l'artillerie alliée est une terrible épreuve pour les défenseurs. Les nerfs sont mis à rude épreuve : *« Sous l'effet de violentes douleurs dans la tête et les oreilles, nous ne pouvions nous entendre qu'en brailant des mots sans suite. La faculté de penser logiquement et le sens de la pesanteur semblaient paralysés. On était en proie au sentiment de l'inéluctable et du nécessaire, comme devant la fureur des éléments. Un sous-officier de la troisième section devint fou furieux. »* (Ernst Jünger, Orages d'acier) Connaissant les intentions franco-britanniques dès le début du mois de juin, le général von Below s'est fait un devoir de perfectionner encore ces retranchements avant le choc.

Avant même que les troupes ne montent à l'assaut, les alliés remportent une première victoire : *« Dès le déclenchement du bombardement sur la Somme, le général von Falkenhayn ordonne de prélever trente batteries lourdes, en position dans les bois dévastés de la Meuse. [...] Autant de moins pour la bataille de Verdun. [...] Le III^e Corps d'armée bavarois, déjà en route pour Verdun, est dérouté vers la Somme. Le commandement français atteint son but, la bataille va lentement s'effriter en Lorraine [...] »*. (Paul Ettighoffer, Verdun, opération Jugement).

Mais un dernier contretemps contrarie les plans : la météorologie défavorable contraint à repousser l'assaut prévu le 29 juin au 1^{er} juillet et donc à poursuivre le bombardement. Celui-ci s'intensifie encore dans les dernières minutes jusqu'à atteindre une cadence de 60 coups par seconde. Dans les tranchées, et sous un beau soleil d'été, Français et Britanniques ont mis baïonnette au canon et attendent l'ordre d'investir le no man's land.

DOCUMENTS EXPLOITABLES EN CLASSE

I. Les ordres généraux d'attaque français et britannique

A. Projet d'attaque d'ensemble (7 et 8 juin 1916 au Q.G de la VI^e armée)

« Nature et objet des opérations de l'armée :

I) Les armées britanniques doivent entreprendre à bref délai une opération offensive. La VI^e armée française y prendra part. Sa mission est d'appuyer cette offensive.

II) Dans ce but, elle agira à cheval sur la Somme, en liaison avec la IV^e armée anglaise et en étendant la droite de son attaque, au sud de la rivière, jusqu'à la route Foucaucourt – Estrées.

L'action au sud de la Somme visera à prendre pied sur le plateau de Flaucourt, en vue d'empêcher l'artillerie ennemie de cette région d'agir au nord de la rivière. Elle ne devra pas dépasser l'objectif limité qui lui est assigné. L'action au nord de la Somme, au contraire, sera l'action principale. Nécessairement réduite au début, en raison de la disposition du terrain et des forces alliées au sud de Maricourt, elle devra être agrandie à mesure des progrès des Anglais et alimentée pour être poussée aussi loin que possible, en liaison avec eux.

[...]

Nature du combat :

Il ne s'agit pas d'une ruée à travers les lignes de l'ennemi, d'un assaut général mené à perdre haleine, mais d'un combat organisé et conduit d'objectif en objectif, toujours avec préparation d'artillerie, préparation exacte et par conséquent efficace. [...] C'est pourquoi le but à poursuivre est de détruire [les mitrailleuses] avant chaque attaque. Comme on ne peut y arriver à la fois sur l'ensemble de toutes les positions, ni même souvent sur les différentes lignes d'une position unique, force est bien de procéder successivement, toujours en concentrant les moyens de destruction sur les objectifs immédiats à atteindre.

Destruction par l'artillerie d'abord (artillerie de tranchée, artillerie de campagne, artillerie lourde), attaque ensuite ; cette attaque se réduisant à l'occupation du terrain débarrassé par l'artillerie des obstacles actifs et passifs qui en interdisaient l'approche. Encore, l'attaque doit-elle toujours être couverte par le feu de l'artillerie se déplaçant en avant d'elle. »

Général Fayolle 

B. Les intentions britanniques (26 juin 1916)

« Mon cher général,

En réponse à votre lettre du 21 juin 1916, je suis en complet accord avec les vues que vous y exprimez et un plan a été préparé par moi pour constituer des formations fraîches destinées à poursuivre la bataille avec une telle vigueur que l'ennemi sera contraint à abandonner ses attaques sur Verdun.

Il semble désirable néanmoins d'être précis en ce qui concerne nos plans immédiats. Mon intention est :

- 1) De viser à rompre le front de l'ennemi premièrement entre la Somme et Serre.
- 2) D'assurer la possession de la région de Bapaume et celle plus au sud jusque vers Ginchy, tandis que les forces françaises viseront à atteindre Sillery et Rancourt. [...]
- 3) D'élargir la brèche entre Bapaume et Arras. Dans ce but, une attaque sera lancée du nord-ouest contre Blairville et Ficheux en coopération avec toutes les troupes disponibles (cavalerie incluse) avançant au nord de la ligne Miraumont – Bapaume.
- 4) Une fois rompu le front ennemi entre Arras et la Somme, quand les routes comprises dans ce secteur auront été ouvertes vers l'est et que nos forces seront établies sur la ligne Monchy-le-Preux – Bapaume – Rancourt, je serai prêt à me porter en avant en direction de Cambrai – Douai, en vue de poursuivre l'offensive contre les forces de l'ennemi : la direction des opérations ultérieures dépendra de notre adversaire, soit qu'il se cramponne à ses positions fortifiées au nord, soit qu'il réussisse à concentrer de nouvelles forces en vue de s'opposer à notre avance vers l'est. »

Général Douglas Haig (Lettre au commandant en chef de l'armée française) 

C. Le report de l'offensive (28 juin 1916)

« Note pour Messieurs les commandants des C.A. :

En raison du mauvais temps, le jour J est retardé de 48 heures. Prenez disposition en conséquence pour l'infanterie.

L'artillerie empêchera par un tir mesuré la réparation des destructions effectuées, complétera les destructions incomplètes et continuera à agir sur les batteries ennemies.

Surveillez la consommation des munitions d'artillerie lourde de façon à ce que la situation au jour de l'attaque soit celle prévue en tenant compte du ravitaillement supplémentaire des 48 heures de retard, soit deux demi-jours de feu. »

Général Fayolle 

II. Récits et témoignages

Maurice Le Poitevin témoigne des derniers préparatifs à la veille de l'offensive 29 juin 1916 :

« Nous sommes de nouveau sur les routes dans les parages de Villers-Bretonneux, nous dirigeons vers Harbonnières où est installé le général de division. Quels préparatifs dans cette région désolée d'arrière-front. Avec la prolongation de la guerre, nous n'avons pas fini de nous étonner ! Une espèce de cité s'étend à l'infini. Baraquements camouflés, ambulances, abris de toutes sortes, hangars d'aviation, et des tentes et encore des tentes ; autour de tout cela évoluent des nuées de travailleurs, vieux territoriaux faisant les bêtes de somme, chargeant ou déchargeant du matériel qui s'accumule comme des besognes gigantesques dans des parcs du génie. Des équipes élargissent ou créent de nouvelles routes, installent des lignes de chemin de fer pour Decauville, posent des kilomètres de lignes téléphoniques. Des convois d'automobiles d'un mouvement ininterrompu apportent à chaque instant de nouveaux matériaux, les files de voitures du train des équipages s'allongent sans fin au pas tranquille des chevaux alors que, bruyants et soulevant la poussière, passent les autobus de ravitaillement de viande, où les autos d'Etat-major avec leurs fanions. Trains blindés dont les pièces pointent vers le ciel, tracteurs traînant des canons trapus, énormes et difformes comme des monstres, et partout, soigneusement rangés, s'étendent à l'infini, couvrant les champs, les obus de tous calibres disposés en rectangles réguliers. Les 75, les 155, 220, 280, 370, s'empilent lourds et menaçants, innombrables, à découvert à la face des avions, comme sûrs de leur force et de leur multitude. De toutes les directions arrivent de l'horizon, comme nous, les minces colonnes bleues des troupes qui viennent pour la fête. Coloniaux, Sénégalais, Marocains, fantassins, occupent les derniers villages de cette zone que leurs derniers habitants abandonnent et dont les voitures et charrettes chargées des biens qu'ils emportent en hâte se suivent et jettent une note triste, discordante, romantique, dans le décor de ce magnifique chantier géométrique, cette Babel de matériel monstre organisé en vue de la destruction, et où règnent les chiffres, l'ordre, l'alignement. Dans le ciel, les avions évoluent et les saucisses jalonnent la ligne de front, le canon, sans interruption, se fait entendre à nouveau.

Harbonnières. Paysage plat où s'étalent en suivant le croisement des routes, les tentacules d'un fort village encombré par la troupe. Toutes les nuits, les avions boches viennent y jeter des bombes. Nous retrouvons là, installés comme chez eux malgré les risques, la Musique et les mitrailleurs. Il reste encore pas mal de civils qui, parmi les poilus, ajoutent au pittoresque. Des équipes de travailleurs empierrent les routes qu'un fort rouleau aplanit car c'est un défilé ininterrompu de camions de toutes natures, d'autos et de voitures que les poilus, assis et rangés sur les trottoirs le long des murs en fumant la pipe, contemplant pour se distraire...


Des territoriaux, dans tous les carrefours, armés d'un bâton blanc, règlent, régularisent ce torrent comme les sergents de ville à Paris, le font pour la circulation. Sur les trottoirs s'ouvrent des entrées de sapes comme une sorte de métro du pauvre ! Les gendarmes, toujours aussi sympathiques, et importants, veillent à l'ordre général et règnent en maîtres. La grenade blanche de leur casque est devenue l'épouvantail.

Il y a toujours de la fantaisie parmi la troupe. Des poilus tiennent en laisse un jeune renard, d'autres sont suivis par un petit marcassin, et un poilu qui, sur son sac, porte

une boîte où sont enfermés cinq jeunes geais qui piaillent, s'arrête pour les vendre à des automobilistes et transforme immédiatement le produit de la vente en achat de pinard. Les poilus affectent l'insouciance et l'indifférence durant cette attente qui commence à chatouiller les nerfs. D'autres cherchent comment ils pourraient obtenir l'évacuation de la dernière heure... Le 20^e Corps est à notre gauche, paraît-il. Nous sommes dans un cantonnement aux bâtiments de torchis, délabrés et écroulés, et alors que nous mangions la soupe sur l'herbe rare et crasseuse, un 77 est arrivé nous souhaiter la bienvenue, laissant entendre que c'était fini de rire.

30 juin 1916.

Cette nuit, obus sur le village et bombes d'avions. Cela, et des milliers de puces dans le fumier qui sert de couche, a suffi pour nous réhabituer aux charmes du front ! Mais dans la journée, il fait un soleil radieux et le bruit, le mouvement, la poussière, la foule, amènent un état de demi-griserie et d'insouciance. Il défile des canons sur autos blindées pour le tir contre-avions, d'énormes projecteurs montés sur automobiles ; il y a des canons dans tous les coins et nous allons voir les trains blindés que l'on installe sur leurs rails. Et il défile toujours des Sénégalais, des Marocains, des spahis, des artilleurs ; jour et nuit c'est une cohue de préparation de fête formidable... »

Maurice Le Poitevin, *A la traîne du 329 d'Infanterie*
(Archives Historial de la Grande Guerre, Péronne) 

Anticiper le choc


« Somme. Ciel bleu. Chaleur du soleil et herbes au parfum d'été. Creuser, encore et toujours creuser. Ce sont les ordres. J'ai passé plus de temps à tenir une pelle et une pioche qu'un fusil. Je ne veux pas me plaindre, mais monter la garde en première ligne est dangereux, usant. Surtout que les Anglais nous soumettent à un feu roulant, ininterrompu. Visiblement, ils préparent une grande offensive. Il faut sans arrêt réparer les tranchées. La terre crayeuse est lourde. Mais on y creuse d'excellents abris. Nous dormons dans de profonds abris souterrains. »

Un artilleur allemand 

Y aller quand même...

« Me voici sur le flanc droit de l'armée britannique, tout près des Français. Le spectacle, ici, est tout simplement magnifique. Des armes, des armes et encore des armes. Que font-elles là ? Ah, nous y voilà. Elles sont là pour "le grand jour". "Le grand jour" que nous attendons tous depuis de longs mois, auquel nous pensons pour nous reconforter quand la pluie nous détrempe et que le froid mordant nous engourdit le corps. Et ce jour est proche. Si nous y survivrons, j'en sais rien. Mais nous essaierons. Je comprends bien tout ce que cela veut dire : morts et mourants gisant ensemble sur le sol trempé de sang, des blessés mordant sous eux l'herbe dans leur agonie. Et d'autres, heureux et inconscients, babillant de jours révolus, jusqu'à ce que leur esprit s'en aille vers le grand au-delà. Des cris de joie saluant la victoire. Et bien des cris de joie s'étoufferont en sanglots quand les balles abattront ceux qui se réjouissaient. Je connais tout cela. Et c'est tout ce qui nous attend. Bien des jeunes hommes aux yeux

clairs, qui rient en ce 21 juin, seront portés en terre d'ici quelques jours seulement. Voilà ce que signifie "le grand jour". Mais cela veut dire autre chose aussi : libérer l'Europe d'un tyran fou, Guillaume II de Prusse. Plaise à Dieu que nous soyons victorieux. »

Capitaine Harry Bursey, *Journal de guerre* 

... sous des orages d'acier

« Le 16 juin [1916], le général nous renvoya à nos corps, avec une brève allocution, d'où nous conclûmes qu'une grande offensive de l'ennemi contre le front Ouest se préparait, et que son aile gauche allait se trouver à peu près en face de nos positions. C'était la bataille de la Somme qui projetait ses premières ombres. Elle devait marquer la fin de la première période de la guerre, la moins dure ; nous entrions désormais en quelque sorte dans une guerre nouvelle. Ce que nous avons connu jusqu'à présent, sans d'ailleurs le savoir, c'était la tentative de gagner la guerre par des batailles rangées d'ancien style et l'enlisement de cette tentative dans la guerre de positions. Maintenant, c'était la bataille de matériel qui nous attendait, avec son déploiement de moyens titanesques. Celle-ci fit place à son tour, vers la fin de 1917, à la mêlée organisée des blindés, dont la physionomie ne parvint cependant pas à se dessiner dans tous ses détails.

Il y avait de l'offensive dans l'air, comme nous nous en aperçûmes après notre retour au régiment, car nos camarades nous parlèrent d'une agitation croissante dans le secteur. Les Anglais avaient à deux reprises, sans succès, du reste, tenté un coup de main de patrouilles contre le secteur C. nous avons pris notre revanche dans une attaque minutieusement préparée de trois patrouilles d'officiers contre ce que nous appelions le Triangle des tranchées, et nous avons fait un certain nombre de prisonniers. »

Ernst Jünger, *Orages d'acier*, éd. Christian Bourgois, 1985 (page 92) 

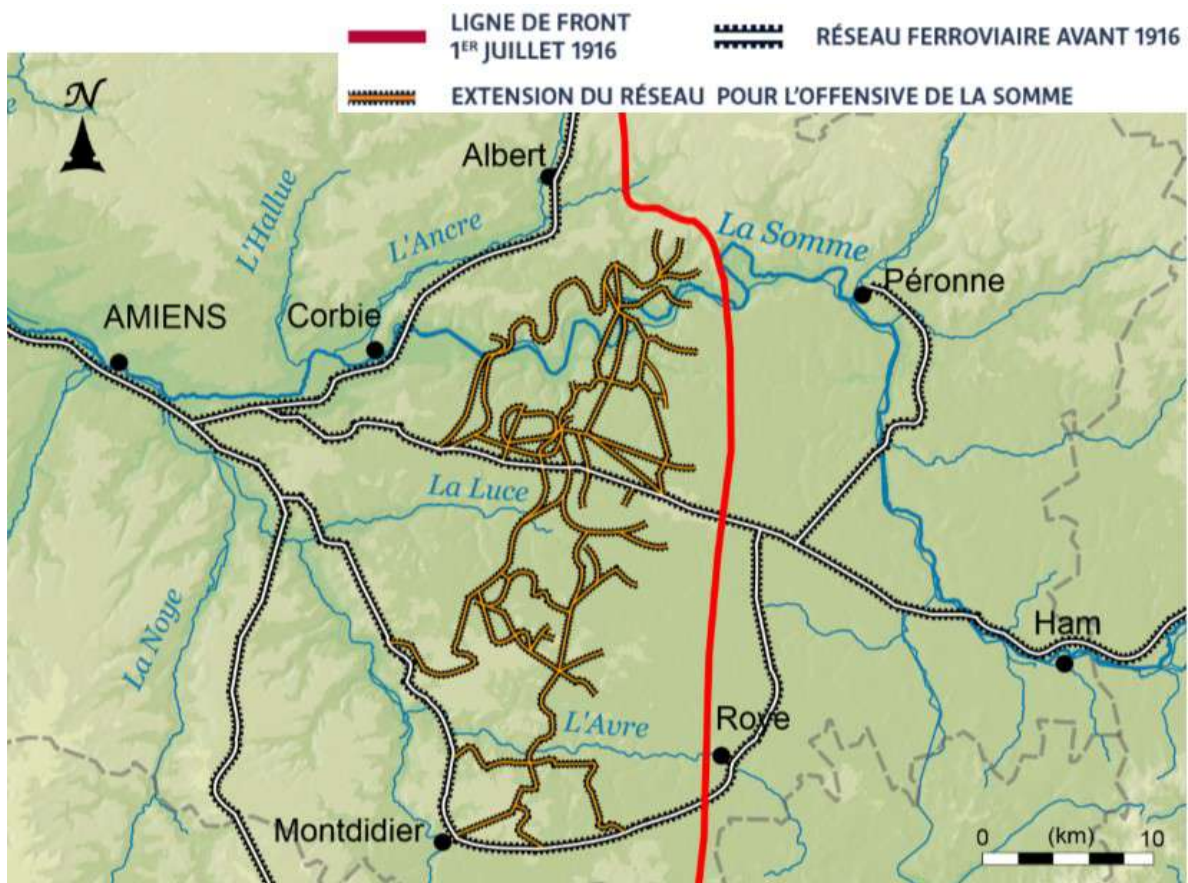
Un spectacle extraordinaire

« Dimanche 25 juin 1916, je me trouvais, avec quelques camarades, sur une espèce de butte située - autant que je m'en souviens - à l'ouest d'Albert, dominant la ville ; et nous contemplions, au milieu d'un tintamarre effroyable, un spectacle extraordinaire : le bombardement des lignes allemandes par l'artillerie des alliés, qui venait de se déclencher pour la « préparation » de la grande offensive du 1^{er} juillet. Notre observatoire se dressait à peu près au centre du secteur de l'attaque ; et, de là, nos regards pouvaient se porter, à gauche jusqu'à la vallée de l'Ancre et jusqu'aux hauteurs de Beaumont-Hamel, en face jusqu'aux collines derrière lesquelles est Bapaume, à droite jusqu'à la vallée de la Somme, par-dessus Fricourt et Suzanne nous dominions la bataille, comme de la pointe d'un promontoire. Quelques milliers de canons, dont nous ne voyions pas un seul, tiraient alors ensemble sur les positions ennemies, et leurs coups faisaient un grondement ininterrompu, avec des claquements et des arrachements bizarres, dans lesquels, aussi, les longs sifflements des obus passant au dessus de nos têtes, en voûte, mettaient des stridences aiguës de cent espèces différentes. Le ciel était gris et bas ; mais l'air, empli d'odeurs âcres, était

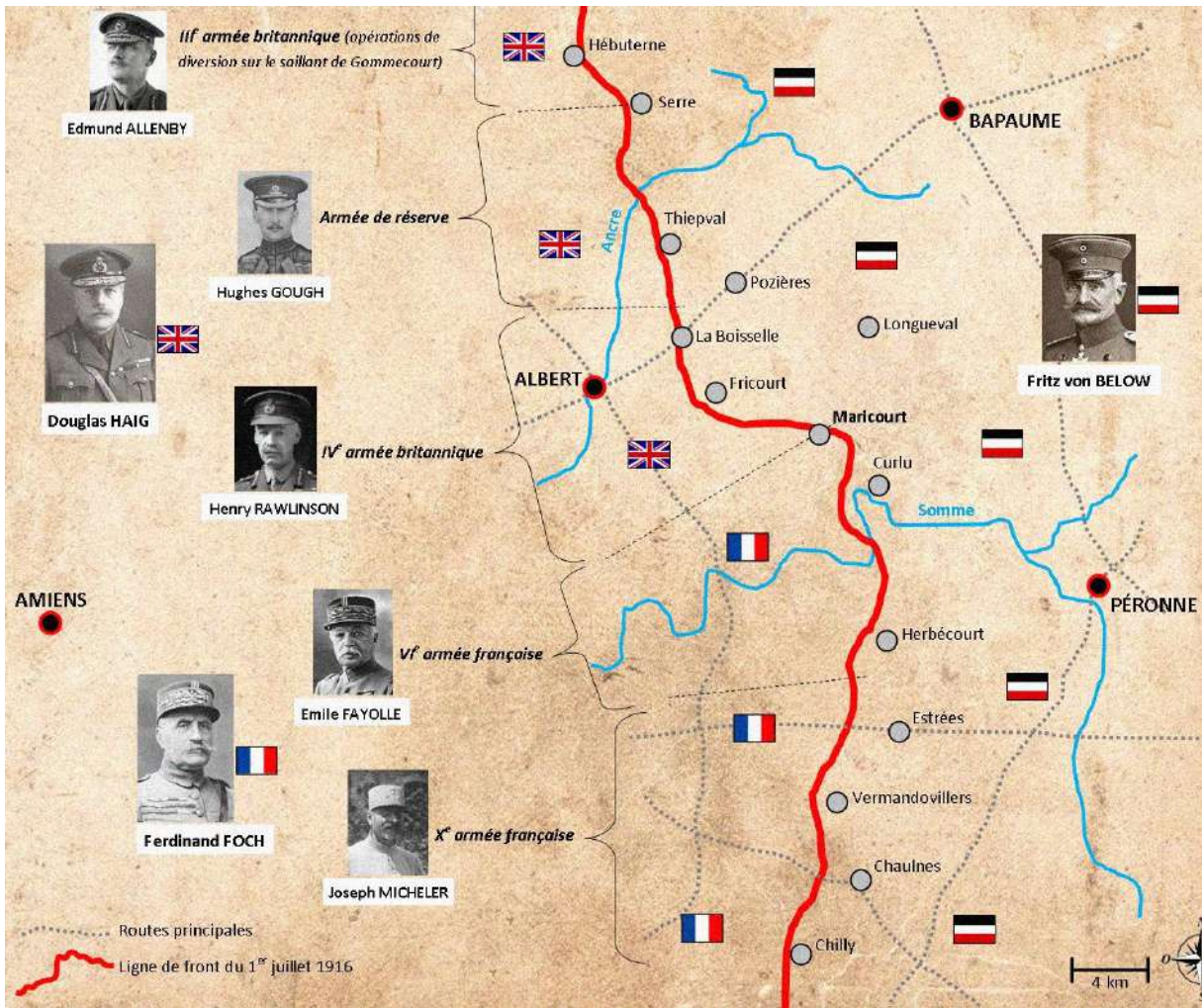
comme frissonnant des rafales de bruit, et un bouquet d'arbres, auprès de nous, agitait ses feuilles ; le sol, aussi, frémissait sous nos pieds; et, sur tout l'horizon, en face, dans les lignes allemandes, il nous semblait assister à une sorte de tremblement de terre. Au milieu de nuages de fumée noire et de poussière, des éclatements, des explosions, des gerbes énormes de terre et de débris, en éventail, qui rappelaient celles des vagues se brisant sur les récifs, des lueurs d'incendie, des bouffées rouges, des disparitions subites de grands arbres paraissant s'engloutir dans le sol. Rien ne répondait, de là-bas : aucun signe de vie. Nous savions pourtant que des êtres humains, nos ennemis, y vivaient et y recevaient sans répit cette infernale avalanche; et nous étions très contents, car nous attendions cette minute depuis bien des jours ! Jamais encore nul d'entre nous n'avait vu un bombardement aussi formidable. Aussi, à mesure que les heures s'écoulaient, la colline où nous nous étions arrêtés s'encombrait de spectateurs : il y en avait de toutes sortes --- comme toujours, au front, dans ces circonstances -- et il semblait que toute l'Armée anglaise (car nous nous trouvions dans le secteur anglais) y fût représentée : des généraux, des officiers de toutes armes, des cavaliers, des gens de police, des coloniaux, des Canadiens, des Écossais, des Hindous. Pas de bruit, pas de cris ; mais une émotion contenue, mêlée de fierté et d'espoir... Puis, le soir vint... La canonnade continuait, continuait, sans faiblir... »

Soldat Paul Heuze 

III. Cartes



Document n°4 : Extension du réseau ferroviaire pour l'offensive de la Somme, 1916.
© Yves Gland



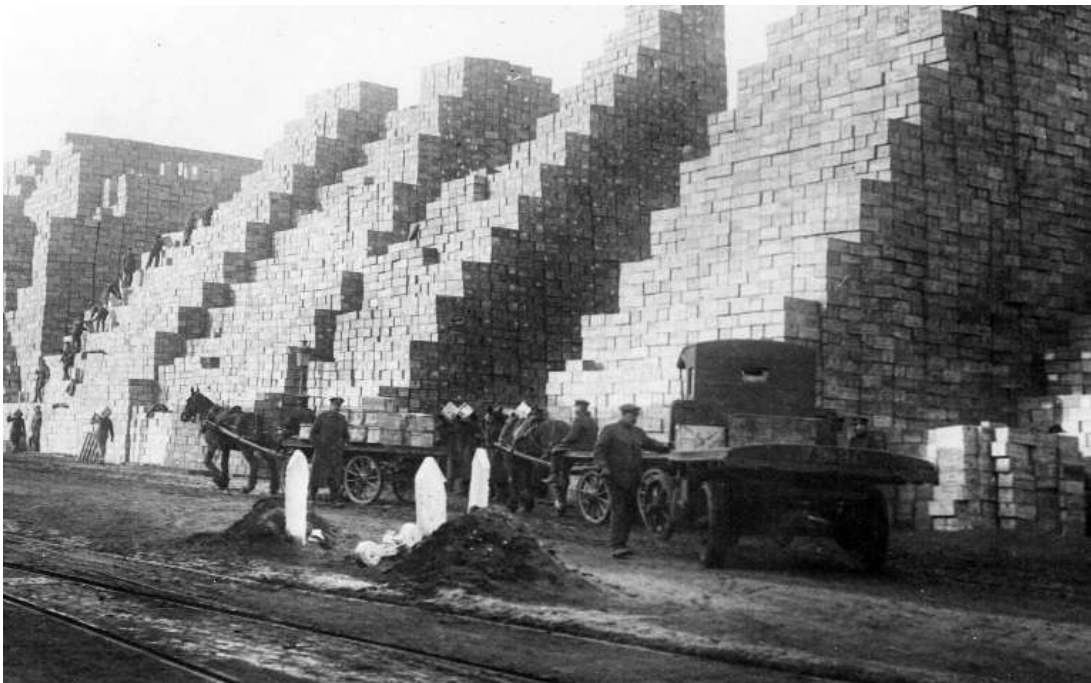
Document n°11 : Dispositif franco-britannique sur la Somme le 1^{er} juillet 1916.
 © Service éducatif Historial de la Grande Guerre, Péronne.

IV. Photos et illustrations



Document n°1 : Hôpital d'évacuation près de la gare des Buttes pour 1500 blessés, Marcelcave, 27 juin 1916.

© La Contemporaine/Fonds Valois.



Document n°2 : Dépôt de victuailles britannique.

© National Library of Scotland.



*

Document n°3 : Concentration de troupes sur le front français de la Somme, juin 1916.
 © Gallica-BnF/Agence Meurisse.



Document n°5 : Transport de munitions sur voie étroite, juin 1916.
 © Historial de la Grande Guerre, Péronne.



Document n°6 : Tunnel de mine, La Boisselle (remis à jour par des archéologues en 2011).
© Historial de la Grande Guerre, Péronne.



Document n°7 : Carte postale, *Un bon coup de balai* (1916).
© Archives municipales d'Abbeville/Fonds Robert Mallet.



Document n°8 : Artillerie lourde anglaise.
© Gallica-BnF/Agence Rol.



Document n°9 : Bombardement nocturne sur le front britannique.
© National Library of Scotland.



Document n°10 : Dépôt de douilles d'obus britanniques durant la préparation d'artillerie.
© National Library of Scotland.